

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise. 15 30 60
 Départements. 18 36 72
 Union Postale. 24 48 96
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

L'amiral Canevaro et la Chine

Il n'y a pas plus de huit ou neuf mois que l'amiral Canevaro a été appelé aux fonctions de ministre des affaires étrangères d'Italie, et déjà il a conquis en Europe les sympathies les plus vives et les mieux justifiées. De tous les côtés, on est d'accord pour reconnaître en lui un homme d'Etat aux conceptions droites et désireux d'attirer à son pays l'estime des grandes puissances, leur bonne volonté, leur amitié. On vous dira qu'il n'a fait que suivre la tradition qui lui avait été léguée par ses derniers prédécesseurs ; mais il y ajoute, selon moi, le désir de mettre, jusque dans les moindres circonstances, ses actes en harmonie avec ses paroles. Pour ce qui regarde la France particulièrement, son attitude a été jusqu'ici d'une correction irréprochable. Le zèle qu'il a déployé pour arriver à un accord commercial avec nous, la sincérité avec laquelle il a exprimé la conviction que cet accord devait marquer l'ouverture d'une ère nouvelle dans les relations politiques entre les deux pays, enfin le scrupule avec lequel il évite tout froissement entre sa diplomatie et la nôtre lui valent en France des témoignages de gratitude dont il reçoit chaque jour l'expression.

C'est que l'amiral Canevaro est arrivé à la grande situation qu'il occupe, avec un esprit entièrement affranchi des préjugés qui avaient semé et entretenu la défiance entre le Quirinal et le cabinet de Paris. Jusqu'à la chute définitive de M. Crispien, à la tête de l'escadron italien qui avait concouru, en compagnie de celles de la France, de l'Angleterre, de la Russie, de l'Allemagne et de l'Autriche, à la limitation du conflit turco-grec et à la pacification de la Crète, il avait pris, si l'on m'exprime ainsi, le contact international dans un commerce quotidien et familier ; il s'y était pénétré de la nécessité d'écartier les dangers de la guerre par le maintien d'un concert permanent entre les grandes puissances, et ces enseignements puisés à bonne source lui ont inspiré constamment la conduite la plus sage pour les intérêts de la paix et de l'Italie elle-même. Il faut donc souhaiter que cet homme d'Etat éminent échappe dans son pays aux vicissitudes de la vie parlementaire et ait le temps de donner la mesure complète du bon esprit qui l'anime.

C'est le moment de constater qu'une difficulté internationale vient de s'élever sous les pas du ministre des affaires étrangères d'Italie. Chacun sait que la Chine ressemble aujourd'hui à une plage récemment mise à la mode par l'esprit colonial qui souffle maintenant un peu partout. La Russie, l'Angleterre, l'Allemagne et la France se sont taillé dans les mers de Chine, à des dates plus ou moins récentes, des morceaux de grande ou de moyenne étendue ; l'idée est venue alors à l'Italie de suivre leur exemple et de demander à la Cour de Pékin une concession territoriale, la cession à bail de la baie de San-Moun. Les renseignements précis manquant encore sur la véritable importance d'une telle concession, on sait seulement avec certitude que l'idée de ce sacrifice a soulevé au premier abord des objections préemptoires auprès du T'ong-li-Yamen, et que celui-ci a répondu à la communication italienne par un refus catégorique.

Dans ces limites, les choses paraissent avoir marché assez vite. Le 3 de ce mois, l'amiral Canevaro annonçait au Parlement italien l'ouverture des négociations relatives à la cession de la baie de San-Moun ; dès le lendemain, le *Times* en prévoyait l'échec ; le 6, l'échec était officiel. On serait donc tenté de croire qu'au moment où la nouvelle des négociations de l'Italie avec la Chine était portée à la connaissance du public, le refus de la Cour de Pékin était déjà un fait accompli. Je ne surprendrai personne en annonçant que le cabinet du Quirinal n'est pas disposé à s'incliner devant l'attitude du gouvernement chinois. Si elle n'est pas modifiée après une seconde démarche, l'Italie passera outre très vraisemblablement, car les forces navales qu'elle a sous la main dans les mers de Chine lui permettent de tenter ce coup sans grand danger.

La formule célèbre de la *Chine ouverte* a revêtu depuis quelques temps une signification assez curieuse. Il ne s'agit pas au début de forcer la Chine à ouvrir ses ports au commerce international ; maintenant, on lui demande de les ouvrir à la cupidité des puissances européennes, par des cessions territoriales plus ou moins bénévoles. Et la Chine elle-même, après s'être prêtée aux exigences des Anglais, des Russes, des Français et des Allemands, dans des conditions d'ailleurs très différentes, est fort embarrassée pour se dérober à celles des Italiens.

Mais une question fort intéressante se pose de toutes parts. Avant de commencer ses démarches auprès du T'ong-li-Yamen, le gouvernement italien a-t-il pu pressentir confidentiellement les puissances européennes qui possèdent des établissements dans les mers de Chine, et il a sans doute reçu de chacune d'elles des réponses favorables. Mais la presse anglaise s'est plu, j'imagine, à dénaturer le caractère de ces démarches, et à l'heure où le Foreign Office a entrepris une campagne diplomatique assez violente contre l'influence russe à Pékin, il n'a pas manqué de

journaux à Londres pour donner à l'entree éventuelle de l'Italie en Chine la couleur d'un succès pour la diplomatie britannique. C'est ainsi que l'on nous représente l'Italie comme l'alliée et la cliente nécessaire de lord Salisbury en Extrême-Orient, et l'appoint destiné à fortifier l'Angleterre dans la lutte qu'elle poursuit là-bas. Je reconnais cependant qu'amener avant-hier à la Chambre des communes, le sous-secrétaire d'Etat, M. Brodbeck, à tenu un langage beaucoup plus prudent, et par conséquent beaucoup moins affirmatif. L'affaire, selon lui, est encore pendante à Pékin. « Nous avons exprimé notre désir, a-t-il déclaré, de voir l'Italie obtenir une station de charbon ; mais nous avons toujours reconnu qu'il appartient au gouvernement chinois de voir s'il lui convenait d'accepter ou de repousser cette demande. »

A mon humble avis, l'Angleterre, en manifestant trop tôt et trop haut l'espoir d'attirer les Italiens en Chine pour y déplacer à son profit l'équilibre des influences internationales, compromettrait plus qu'elle ne faciliterait le succès de ses amis. La demande de l'amiral Canevaro ne soulève en elle-même aucune objection en Europe ; mais si les Anglais prennent l'affaire à cœur trop chaudement, elle peut provoquer aussitôt des difficultés. Je le répète, la Cour de Pékin est en ce moment placée entre l'enclume et le marteau, entre la tentation de satisfaire aux prétentions anglaises et la nécessité de tenir ses engagements envers la Russie : l'intérêt bien évident de l'Italie est de rester neutre dans ce duel, sous peine de mettre en défiance le cabinet de Saint-Petersbourg.

On me répondra que l'Italie est l'alliée maritime de l'Angleterre, depuis plusieurs années, en vertu d'un accord dont les termes sont d'ailleurs restés secrets. Mais cet accord, si je ne me trompe, ne concerne que la Méditerranée, et n'a pour but que d'y maintenir le *status quo*. Il répondait à l'origine à des conceptions qui n'ont plus guère d'objet bien précis à l'heure présente, et à moins de stipulations nouvelles, il n'a pas d'application en Asie. Enfin, l'Italie, désireuse d'avoir, elle aussi, un dépôt de charbon en Chine, y rencontre l'Allemagne, récemment installée à Kiaotchéou, et qui ne paraît pas plus portée à qu'à elle-même à favoriser toutes les ambitions de la politique anglaise. Or, l'Italie n'est-elle pas l'alliée en Europe de l'Allemagne, et cette alliance ne lui commande-t-elle pas de certains ménagements ?

L'occasion était bonne pour dire en Angleterre que si les démarches de l'Italie avaient échoué auprès de la Cour de Pékin, c'était grâce à l'hostilité de la diplomatie française : le *Times* l'a saisi au vol avec son empressement habituel, et déjà une note officieuse a dû infliger un démenti à cette dénonciation hargneuse. Non, le gouvernement français n'a combattu, ni à Pékin ni ailleurs, la demande de l'Italie : les relations entre les deux gouvernements s'y opposent, et, au point de vue général, notre diplomatie ne voit que des avantages à l'installation des Italiens en Chine. Si donc elle a parlé à Rome et à Pékin, c'est dans ce sens et dans ce sens seulement.

Durant la longue mésintelligence qui a troublé les rapports de la France et de l'Italie, l'action maritime de cette dernière s'était portée exclusivement dans la Méditerranée ; aujourd'hui, elle agrandit son champ d'opération et veut se porter, à l'instar d'autres puissances, dans l'Extrême-Orient. Quelle meilleure preuve que le cabinet du Quirinal n'est plus hanté, comme autrefois, par le fantôme d'une guerre au centre de l'Europe, et quel intérêt aurions-nous à contrarier ses nouvelles ambitions ? On aura donc laissé passer à Rome les informations si peu amicales du *Times* comme un ballon d'essai frivole et inconvenant. Il est crevé, il est tombé lourdement à terre ; je suis certain qu'il ne se relèvera plus.

Whist.

AU JOUR LE JOUR

TRISTAN ET YSEULT

A PARIS

Voici une grosse nouvelle pour les amateurs de musique : *Tristan et Yseult*, le chef-d'œuvre de Wagner, va être joué dix fois intégralement à Paris, en octobre prochain.

C'est à M. Charles Lamoureux que l'on devra cette fête d'art. Le célèbre chef d'orchestre était, comme on le sait, malade depuis cinq mois, cloué sur son lit par une double phlébite qui l'a fait beaucoup souffrir et lui interdisait tout mouvement. C'est ainsi que, malgré sa promesse et son désir, il n'avait pu conduire ses concerts d'hiver et remplir les engagements qui l'appelaient à Londres, à Munich et en Russie. Mais, pendant cette longue immobilité forcée, il a conçu et résolu le plan de donner enfin à Paris cette représentation tant désirée de *Tristan*.

Je l'ai vu, hier, rue Ballu, s'exercer à marcher dans sa chambre, à l'aide de deux cannes. Il avait le teint rose et frais, l'œil animé, et il était tout souriant de sa santé revenue et de la réussite de son projet.

Car c'est une affaire tout à fait délicate, me disait-il, M. Willy Schütz m'a apporté le bail de la location de la salle du Nouveau-Théâtre de la rue Blanche pour dix représentations de la première, selon mon désir, sera fixée au 14 octobre prochain. Cette salle sera aménagée spécialement pour les représentations de *Tristan*.

Vous savez que j'ai le privilège exclusif — gracieusement octroyé par Mme Wagner — de jouer à Paris actuellement la *Tétralogie* et *Tristan*. J'ai en somme, la bienveillance et reconnaissance de mes efforts, depuis tant d'années, pour faire connaître en France les œuvres de Wagner.

Aucun obstacle ne peut par conséquent s'opposer à la réalisation de ce projet qui me tient depuis si longtemps au cœur.

Quels seront les interprètes de *Tristan* ? J'ai l'intention de m'assurer le concours des premiers artistes du monde, vous pouvez être assuré ! s'exclama M. Lamoureux. Je ne peux pas encore vous livrer le nom des artistes hommes, avec lesquels toutes les négociations ne sont pas terminées, mais je puis vous dire que mon Yseult sera l'incomparable Félla Litvine, la plus magnifique de toutes les Yseult qu'il m'a été donné d'entendre dans tous les pays d'Europe. J'ai, en effet, entendu dans tous les pays d'Europe, à Munich, à Berlin, aucune ne m'a procuré la joie inouïe de sa voix puissante et pure qui vous transporte comme avec des ailes !

L'orchestre sera le mien, naturellement. La décoration, je la veux superbe et parfaite. Pour cela, j'entends ne rien négliger. Dix représentations vous paraissent donc suffisantes pour couvrir les frais, qui doivent être considérables ?

Oui, car je n'entends pas faire là une affaire. C'est une tentative absolument désintéressée et purement artistique. Et cela, non seulement de ma part, mais aussi de celle de tous mes interprètes, qui ne toucheront aucun cachet, et ne seront payés, comme moi-même d'ailleurs, que proportionnellement, sur les bénéfices problématiques des représentations. Nous serons donc, eux et moi, des commanditaires de l'œuvre.

Si cela vous intéresse, voilà toute ma combinaison financière :

Un groupe de dilettantes de mes amis, qui veulent absolument entendre *Tristan* et *Yseult* en français, seront constitués en une sorte de Comité de patronage. Ce Comité assurera l'œuvre un fonds de garantie qui sera remboursé, avec un intérêt minimum, après chacune des dix représentations.

Les frais, à mon évaluation, pourront s'élever à 16,000 francs par représentation. Ces frais payés, les bénéfices (s'il en reste !) seront partagés entre les interprètes et moi, dans une proportion acceptée par tous.

Encore une fois, et j'y tiens, vous voyez donc que je ne fais pas une affaire. J'apporte le droit aux représentations, plus ce que je peux valoir comme chef d'orchestre, et tout moi-même, depuis aujourd'hui jusqu'au mois de novembre, pour un bénéfice plus qu'algébrique !

C'est un peu, je crois, ce qui a été fait à Bayreuth pour la première représentation de *Parzifal*.

Un dernier mot : je donnerai l'œuvre *intégrale* et sans coupures.

Ajoutons à ces renseignements que la presse sera conviée à la répétition générale qui deviendra ainsi la véritable première représentation. Il va de soi qu'avec des frais aussi énormes (nous avons dit 16,000 francs !), et un nombre aussi restreint de représentations, il sera impossible de composer une seconde salle gratuite, pour ce qu'on appelle « le service des premières ».

Rappelons-nous qu'en 1887 M. Lamoureux a perdu 300,000 francs de sa poche pour avoir voulu monter *Lehngang* à l'Eden sans l'adhésion des marmottes patriotes, et sachons gré à ce noble artiste de tant de persévérance et de foi dans son apostolat !

Jules Huret.

Échos

La Température
 Le baromètre se relève rapidement sur l'Europe, et le beau temps revient sur nos côtes de la Manche et de l'Océan. Par contre, les pluies continuent dans le Sud. Un temps nuageux et frais est probable ailleurs.

Hier, à Paris, très belle journée. Le thermomètre indiquait 6° le matin à huit heures, 9° à midi et 12° à quatre heures. Le baromètre, à 7 heures du matin, s'élevait dans la soirée à 762mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : 9° le matin à huit heures ; 11° à midi. Temps couvert.

UN RÉVE
 M. Méline vient encore une fois de prononcer à l'hôtel Continental un de ces discours dont il a la spécialité et le secret, et dont nul ne saurait méconnaître la sagesse.

Ces discours peut être résumés ainsi : Pendant que les étrangers s'occupent de ce qui se passe en Afrique et en Chine et des moyens de tirer parti des événements qui s'accomplissent, les Français sont absorbés par une lutte intestine enragée et ne révent qu'au moyen de se dévorer les uns les autres.

Le tableau est exact. L'antithèse est navrante, encore qu'à la rigueur on puisse démontrer que les étrangers sont absorbés autant que nous par le drame politico-judiciaire dont nous souffrons, et que même, s'il n'y avait pas d'affaire, nous n'en serions pas plus attentifs à la Chine ou à l'Afrique.

Mais, acceptons les doléances de l'ancien président du Conseil. Admettons que l'affaire maudite nous ait repliés sur nous-mêmes et condamnés à vivre de notre substance, pendant que les autres peuples vont se rajourner et se développer au contact de la vieille Chine ou de la jeune Afrique. A qui la faute ?

Je nourris une sympathie particulière et discrète pour M. Méline qui a forcé sa nature et accompli des prodiges d'énergie dans les brandards du char de l'Etat où il est resté deux ans, nous donnant le spectacle à la fois comique et attendrissant d'un petit cheval plein de cœur qui traîne un tombereau énorme.

Néanmoins, je réve parfois qu'un jour, il y a quinze mois, il est monté à la tribune pour dire ceci :

« Messieurs, il y a une affaire Dreyfus. Je ne puis pas savoir si Dreyfus a été condamné justement, mais je sais qu'il a été condamné irrégulièrement. Je sais qu'on a communiqué à ses juges des pièces secrètes qu'il n'a pas connues. Je sais qu'il y a des faux dans son dossier. La principale différence qui existe entre les nations civilisées et les peuplades sauvages est le respect des formes judi-

ciaires qu'observent les premières et que négligent les secondes.

En conséquence, je dois vous prévenir que le gouvernement vient de saisir la Cour de cassation d'une demande en révision, et qu'un croiseur est parti ce matin pour chercher et ramener Dreyfus.

Nous aurions tous reçu cette nouvelle sur la nuque comme un coup de matraque, et personne n'aurait dit : Ouf ! L'affaire Dreyfus aurait été réglée en cinq sec. Aujourd'hui personne n'y penserait plus. Dreyfus serait chef d'escadron ou réintégré à l'île du Diable depuis plus de six mois, suivant que la Cour de cassation l'aurait trouvé innocent ou coupable, et depuis quinze jours M. Méline serait Président de la République.

M. Méline n'aurait d'ailleurs aucune peine à démontrer qu'il n'a pas pu agir ainsi à cause du général Billot ou de M. Félix Faure.

C'est bien possible ; mais c'est bien dommage. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Hier matin, avant la réunion du Conseil des ministres, le Président de la République a quitté l'Élysée avec son fils, M. Paul Loubet, pour aller faire une promenade à pied.

M. Loubet était sorti du palais par une des petites portes du jardin et personne n'avait été averti de son départ.

Il en est résulté un grand émoi parmi les agents de la Sûreté qui ont pour mission de veiller discrètement et à distance sur la personne du chef de l'Etat toutes les fois qu'il se déplace.

Dès que la sortie du Président fut connue, des agents s'élançèrent sur des bicyclettes et se mirent à sa recherche, interrogeant les gardiens de la paix et les passants sur la direction qu'il avait prise. Après avoir pédalé pendant un certain temps, ils aperçurent dans le haut de l'avenue des Champs-Élysées M. Loubet qui, très paisiblement, continuait sa promenade, devisant avec son fils.

Arrivé à la place de l'Étoile, le Président de la République rebroussa chemin et entra à l'Élysée, suivi d'une dizaine de pas par les agents.

Sur tout le parcours, M. Loubet, reconnu par les promeneurs, a recueilli de nombreuses marques de respect.

INSTANTANÉS

M. COMBARIEU

Nommé, depuis hier, directeur du cabinet du Président de la République.

Quarante-trois ans. Né à Cahors. Avocat. Entré dans l'administration le 30 mars 1887, comme secrétaire général du Gers. Successivement secrétaire général de la Mayenne et du Calvados, sous-préfet de Saint-Quentin, puis directeur du cabinet du préfet de la Seine, où il fut le successeur de M. Blanc, actuellement préfet de police, et le prédécesseur de M. Collignon, l'aimable et distingué directeur du personnel au ministère de l'Intérieur.

M. Combarieu fut nommé, de la préfecture de l'Ain, puis de la Meuse, et dans tous ces divers postes, il a laissé le souvenir d'un excellent administrateur, d'un esprit très ouvert et très fin, d'un caractère droit et sûr. Tous ceux qui le connaissent s'accordent à dire que M. le Président de la République pouvait difficilement faire un meilleur choix. Et, chose rare, c'est un témoignage que ses camarades mêmes de l'administration préfectorale rendent à M. Combarieu.

Physiquement, le nouveau directeur est de taille moyenne, la barbe blonde, en pointe, avec quelques fils d'argent, la physionomie avenante et éveillée, l'allure extrêmement correcte et distinguée. M. Combarieu est marié à une charmante femme, qui est la sœur de M. Charrier, le sympathique chef du cabinet de M. Paul Deschanel.

Signe particulier : Musicien de premier ordre, joue remarquablement du piano et du violoncelle. Excellente précaution quand on est dans la politique, si tant est qu'aujourd'hui la musique puisse adoucir les mœurs !

Tel est, très succinctement, le portrait, le distingué collaborateur que vient de désigner M. le Président de la République, et qui semble appelé à réussir brillamment dans ce poste délicat que son prédécesseur M. Le Gall avait occupé avec tant de tact et où il s'était acquis de si vives et durables sympathies.

M. FRANÇOIS ROUSSEL

Était, au Luxembourg, le chef du cabinet de M. Loubet, président du Sénat. Devient, à l'Élysée, le sous-directeur du cabinet de M. Loubet, Président de la République.

Une trentaine d'années. Auditeur de première classe au Conseil d'Etat, dont son père est un des plus anciens conseillers.

M. Roussel, comme tous les hommes heureux, n'a pas d'histoire. C'est un aimable jeune homme très dévoué à M. Loubet pour lequel il sera un précieux collaborateur. Une de ses grandes vertus est la discrétion ; c'est la qualité du parfait secrétaire. Peu communicatif, quoique de manières très courtoises, il lui arrivera de faire le désespoir des interviewers.

De taille assez élancée, très brun, portant toute la barbe. Relève à peine d'une maladie dont il est heureusement guéri et qu'il avait attrapée le jour du Congrès. Au milieu de toutes ces passions surexcitées, il avait pris un refroidissement. C'est d'un homme calme et pondéré qui ne se laisse pas facilement « emballer ».

Encore une qualité qui lui servira plus d'une fois dans ses nouvelles fonctions !

Le grave *Journal officiel* a parfois des gaietés de pince-sans-rire.

On sait qu'à la séance de jeudi matin, jour de la mi-carême, la Chambre ne se trouvant pas en nombre, quelques facétieux députés, qui n'avaient sans doute que ce moyen de se faire valoir auprès de leurs électeurs, ont demandé qu'on insérât à l'*Officiel* les noms des présents et les noms des absents.

Ainsi fut fait, et l'*Officiel*, comme s'il était l'organe de l'institution Petdeloup, a fait connaître à l'univers entier les noms des députés qui « n'ont pas répondu à l'appel de leur nom ».

Seulement, il les a tous mis, c'est le cas de le dire, dans le même panier, et, avec un sérieux imperturbable, il cite comme étant absents MM. Charles Dupuy, Delcassé, Georges Leygues, Paul Delombre, tous les ministres, en un mot, qui se trouvant ce matin-là au Conseil, ne pouvaient vraiment pas être à la Chambre. On ne peut être en même temps à la foire et au moulin !

MM. Paul Déroulède et Marcel Habert sont également portés comme « absents ». L'*Officiel* aurait même pu dire : « empêchés ».

Enfin — ceci est le bouquet — M. Maurice Faure est mentionné comme « n'ayant pas répondu à l'appel de son nom ».

Or, il présidait la séance, ou plutôt la classe, car ce sont là vraiment de petites récréations d'élèves de huitième !

Il est question de restaurer le cippe qui figura autrefois sur la place Dauphine, et qui avait été élevé par souscription à la mémoire de Desaix, tué à Marengo.

Napoléon avait compris qu'il devait des honneurs exceptionnels à l'intrépide général qui, par son intelligente intervention, lui avait permis de faire d'une bataille perdue une victoire éclatante. Aussi des monuments furent-ils élevés par son ordre pour conserver la mémoire de Desaix. Il y en eut un sur le champ de bataille de Marengo ; un autre à Paris, sur la place des Victoires ; un troisième entre Kehl et Strasbourg.

Les deux premiers ont été détruits. Le troisième subsiste, mais il est tombé aux mains des Allemands. Il ne restait que l'espace de borne-fontaine de la place Dauphine : elle a été démolie lors de la réédification du Palais de justice.

C'était un édifice sans style et sans grandeur, qui n'était visité que par les porteurs d'eau du quartier. A notre avis, le héros de Marengo mérite mieux qu'un cippe surmonté d'un simple buste.

Réceptions, dîners, bals, redoutes et soupers, tel est le bilan ordinaire des fêtes de la Mi-Carême. A ce régime auquel tant de gens ne sauraient se soustraire, les estomacs les plus robustes ont subi de rudes et dangereux assauts. Le meilleur moyen de se préserver des troubles digestifs et de s'assurer de paisibles lendemains, c'est de boire aux repas la célèbre Eau de Badoit, dont les propriétés salutaires sont connues depuis un demi-siècle.

Le Conseil d'administration de la Compagnie de l'Ouest vient de commander la décoration intérieure de la nouvelle gare des Invalides au peintre Eugène Bourgeois, le très aimable collaborateur de MM. Ralph Brown et Veyrat à l'inspection des beaux-arts de la Ville de Paris.

Cette décoration comportera huit panneaux entre colonnes de trois mètres de hauteur, représentant des vues de la rade de Brest, de la rade de Cherbourg, de Saint-Malo, du Mont-Saint-Michel, de Dieppe, du Havre, de Rouen et de Granville.

Il y aura la semaine prochaine, à l'hôtel Drouot, une exposition bien faite pour piquer la curiosité de ceux qui ont suivi le mouvement de l'art contemporain. L'atelier Eug. Boudin va être dispersé. On sait quel peintre exquis était le vieux maître : ses ports, ses plages, ses marines, ses bords de rivière sont d'une expression qui charme, d'un accent de vérité qui vous émeut. On verra également — ce que ne pouvait montrer l'exposition de l'œuvre à l'Ecole des beaux-arts, exposition dont le succès fut retentissant — on verra ce qui constitue le labeur intime de Boudin, des dessins d'une notation étrangement vivante, et des ciels, des ciels devant lesquels Baudelaire s'exaltait, des ciels qui souvent sont des chefs-d'œuvre.

Hors Paris

Quelques modifications très heureuses viennent d'être adoptées par les administrateurs de Chantilly, concernant les entrées et les sorties pendant la saison d'été.

La foule des visiteurs du samedi et du dimanche a été si grande que l'on a compris la nécessité, en prévision de ce qu'elle sera cette année, d'ouvrir deux portes du parc au lieu d'une.

L'entrée se fera toujours par la grande porte et la cour d'honneur du château, mais les visiteurs pourront sortir désormais par la grille du jeu de paume, ce qui évitera l'encombrement et la traversée de la pelouse en plein soleil pour regagner la gare.

D'autres précautions de détail ont d'ailleurs été prises pour faciliter la visite du parc et du château.

La réouverture du musée Condé est fixée au 1^{er} avril pour les visiteurs du samedi, et au 16 du même mois, pour les entrées publiques des dimanches et jeudis.

De Copenhague :

« Le prince Henri d'Orléans vient d'arriver à Copenhague, où il séjournera une semaine environ. »

« L'impératrice douairière de Russie, la princesse de Galles et la famille du duc de Cumberland viendront dans le courant du mois et feront en Danemark, auprès du roi Christian, un séjour prolongé. »

« On assure, dans les cercles de la Cour, que le Tsar et la Tsarine se rendront à Darmstadt en août. »

D'Abbazia :
 « S. A. I. l'archiduc Frédéric de Presbourg, fils de feu l'archiduc Albrecht, arrive aujourd'hui même pour rendre visite à sa fille, S. A. I. l'archiduchesse Alice, qui est l'hôte de la Compagnie Internationale des Grands Hôtels depuis le mois de février. »

« D'autre part, l'archiduchesse Gisela de Bavière, fille de S. M. l'empereur d'Autriche, est attendue avec son fils Georges, pour le baptême de l'enfant de S. M. I. le grand-duc Joseph-Auguste, son gendre. »

Nouvelles à la Main

Une vieille expression va devenir d'un usage courant, grâce à la nouvelle pièce d'or de Chaplain, qui porte, comme on sait, un coq à son revers.

On ne dira plus, pour une consultation, « donner un louis à son médecin », mais, comme Socrate, « sacrifier un coq à Esculape ».

On parle devant Bob de la santé du Pape.

— Qu'est-ce que c'est, m'sieu l'abbé, un Pape ?

— C'est, mon enfant, le représentant de Dieu sur la terre.

Bob, à demi-voix, et comme terrifié : — Fichtre !

Le Masque de Fer.

LE CRI

En province. Le général, en petite tenue, se promène avec un de ses officiers.

UN MONSIEUR passe à côté de lui, le reconnaît et crie. — Vive l'armée !

LE GÉNÉRAL, après avoir salué discrètement, l'officier. — Venez-vous ? (Il fait quelques pas, allume un cigare.) Beau temps, aujourd'hui, n'est-ce pas ? Voulez-vous un cigare ?

L'OFFICIER. — Avec plaisir, mon général. LE MONSIEUR, au tournant de la promenade, rencontre encore le général et l'officier. — Ah ! (Levant son chapeau.) Vive l'armée !

LE GÉNÉRAL fait un nouveau salut, puis s'éloigne rapidement. L'officier. — Vous connaissez ce monsieur ?

L'OFFICIER. — Non.

LE GÉNÉRAL. — Hum ! Vous ne le trouvez pas un peu... ? (Il cherche le mot.)

L'OFFICIER. — Un peu... quoi ?

LE GÉNÉRAL. — Un peu... agacé ?

L'OFFICIER. — Je n'osais pas le dire.

LE GÉNÉRAL. — Oh ! ses intentions sont bonnes, certainement.

L'OFFICIER. — Oui... ça !

LE GÉNÉRAL. — Mais je le rencontre plusieurs fois par jour, depuis quelque temps, et chaque fois que je le rencontre il se croit obligé de se livrer à une petite manifestation. C'est très gentil, mais à la longue !...

L'OFFICIER. — Dame !

LE GÉNÉRAL. — Il y a des nuances que les civils ne saisissent pas.

LE MONSIEUR, les croisant à nouveau. — Oh ! j'ai de la chance, aujourd'hui. Vive !...

LE GÉNÉRAL, l'arrêtant d'un geste courtois. — Je vous en prie !...

LE MONSIEUR. — Mon général...

LE GÉNÉRAL, avec une politesse raffinée. — Voulez

représenter à la cérémonie funèbre, à laquelle assisteront tous les ministres et tous les membres du corps diplomatique. D'autre part, le cardinal Richard va incessamment quitter, par lettre, tous les membres de son clergé à assister au service. Ainsi fit, en 1853, l'archevêque de Paris, à la mort de Mgr Garibaldi.

Conformément à ce que nous avons annoncé, et contrairement aux informations de la plupart de nos confrères, le corps de Mgr Clari n'a pas été embaumé. On l'a laissé hier jusqu'à sept heures sur le lit où il n'est mort. Nous avons pu entrer de nouveau, vers six heures et demie, dans la chambre mortuaire. Autour du lit funèbre, des couronnes envoyées par le landgrave de Hesse, par M. et Mme Chenu-Lafitte, par le baron et la baronne de Kennenitz, par M. et Mme de Porciuncula, par M. et Mme de Lanchâtre, font un cadre fleuri au visage de cire du prélat.

C'est à sept heures exactement qu'on a revêtu le corps des habits pontificaux, pour le mettre en bière immédiatement. Puis on a transporté le cercueil dans le grand salon du premier étage, où il demeurera exposé, sous un dais aux draperies noires lamées d'argent qui embrasse toute la largeur de la pièce. Dans le fond, dominant le cercueil, une grande croix d'argent. A gauche et à droite, deux torchères, dix candélabres, deux prie-dieu et deux fauteuils drapés de noir.

Le corps sera transporté à Notre-Dame, sans aucun appareil, lundi soir à huit heures, et placé sans autre délai dans la catafalque. Les membres de la famille et le personnel de la nonciature s'accompagneront seuls, de l'hôtel de la rue Legendre à la cathédrale.

Voici, d'autre part, les noms de quelques-unes des personnes qui sont allées s'inscrire, dans la journée d'hier, à la nonciature :

M. Henri Brissson, ancien président de la Chambre; général commandant l'hôtel des Invalides et Mme Arnoux, M. André Buffet, marquis et marquise de Lasteyrie, comte de Bertier, vicomte de Bertier, prince et princesse de Montholon, M. et Mme de Chazelles, comte et comtesse d'Azavedo de Silva, l'abbé Fages, vicaire général; M. de Blowitz, comte Charles et Mme de Nicolay, comte et comtesse d'Alcantara, comte Rougane de Chanteloup, baron et baronne de Réville, marquis et marquise Geoffroy de Grandmaison, général baron et baronne de Frédenrix, comte et comtesse de La Béraudière, R. P. Brissson, supérieur général des Oblats de Saint-François-de-Sales; prince Fabrice Colonna, comte de L'Eglise, comte de Kessler, général de Castagny, comte de Sugny, comte et comtesse de Strachwitz, marquis de Maussabré, M. et Mme Lucie Faure, M. Jules Méline, M. Le Gall, Blondel, baron et baronne de Grandmaison; comte et comtesse Franqueville, M. Froemer, directeur de l'Événement; vicomte G. de La Guère, comte de Ludre, baron d'Allemagne, comte A. de Vissac, baron et baronne de Lormain, M. Magny, sous-directeur des cultes; Jacques Pion, député; comte Étienne de Nalch, marquis de Saint-Jean-Lontilhe, M. Lefèvre-Pontalis, membre de l'Institut; Mervilloux de Vignaux, Denormandie, sénateur; comte Delamarre, comtesse de Visse, vicomte de Lantier, comte Paul d'Ornano, M. Lebrat, garde des sceaux; comte et comtesse de Berteux, prince et princesse della Rocca, comte de La Jourdonne, etc.

Ajoutons que la magnifique aquarelle de Mgr Clari, qui figurait naguère dans le grand salon de la nonciature, à l'endroit même qu'occupe maintenant la chapelle ardente, et dont l'auteur, M. Ricard, est un compatriote du nonce, sera bientôt placée au musée du Luxembourg, par les soins des ministres des affaires étrangères et des beaux-arts, Mgr Clari ayant manifesté l'intention de laisser ce souvenir à la France au moment de son départ, qu'il ne croyait pas, hélas ! si tragique, ni si prochain.

Julien de Nérton.

LA JOURNÉE

Samedi 11 mars

Sports : Assaut d'escrime du Cercle des Étudiants (8 h. 1/2 du soir, salle Lannes). Championnats d'escrime et de boxe de l'Union des Cyclistes de Paris (9 h. du soir, rue Saint-Denis, 8). — Réception, à la salle La Font-Bourdon, de la salle Yvon-Masselin et des tireurs belges (8 h.).

Le parlement : A la Chambre, suite de la discussion du budget de la guerre (8 h.). Premières : Au théâtre Antoine, la Nouvelle Idole et que Suzanne n'en sache rien.

Conférences : M. Jules Roche, sous les auspices de l'Union libérale républicaine et la présidence de M. H. Barbeau : « Les Finances publiques » (8 h. 3/4, boulevard Saint-Germain, 138). — M. Jay : la Limitation légale de la journée de travail » (9 h. du soir, Bourse). — M. Ch. Gide, sous la présidence de M. J. Siegfried : « L'Histoire du feu » (8 h. 1/2 du soir, hôtel de l'Union des Jeunes Gens, 14, rue de Trévise).

Masquerade : Arrivée du flot, ce soir, 7 h. 55 à Orléans; 8 h. 32, à Villequier; 8 h. 41, à Caudebec.

Les chiffronniers de Paris : Grande réunion pour la discussion des intérêts de la corporation (1 h., Cirque d'hiver).

Dans les églises : Solennité des Saints Quarante Martyrs. — Messe de bout de l'an pour M. Ritt, ancien directeur de l'Opéra (10 h. 1/2, Saint-Philippe du Roule).

Réunions : Assemblées générales de l'Association des Journalistes Parisiens (8 h. 1/2, Grand-Hôtel), de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique (1 h. 1/2, salle Charras, rue Charras), des Anciens militaires du 20^e de ligne (9 h. du soir, 111, boulevard Sébastopol), etc. — Banquets de la Ligue nationale de la Prévoyance et de la Mutualité (chez Champaux), de la Cigale (chez Roncay), — Bais du cinquième arrondissement (Continental), de la Bijouterie imitation (Grand-Hôtel), de l'Ecole alsacienne (19, rue Blanche), etc. — Banquet, suivi de bal, des Concierges de Paris (8, boulevard de Strasbourg).

Le Monde et la Ville

SALONS

— La dernière soirée musicale donnée par Mme Cantin, dans son hôtel de la cité Malesherbes, a été très réussie. Parmi les artistes qui se sont fait applaudir, citons : M. Dumontier, du Grand-Théâtre de Bordeaux; Mme Lili Verne, à laquelle on a fait une véritable ovation après l'air entendu dans *Maman, Lili* et *Mignon*, et enfin Mme Maffei-Wilhelms, qui a brillamment enlevé la partie d'opéra.

— Demain, dans les salons de Mme Boudinier, audition d'œuvres de M. Bourgaud-Doudray, comédie et monologue de Mme Louise d'Alq.

— La soirée musicale qui devait avoir lieu, jeudi prochain, chez la marquise de Wintworth, a été ajournée par suite de la mort de S. Exc. le nonce apostolique.

— Charmante soirée, mercredi dernier, dans les salons de la Société des sports de Compiegne. Reçu : Prince R. de Lucinge-Faucigny, comte et

comtesse du Bouchage, baron et baronne de La Motte, comte et comtesse de Rohan-Chabot, comte et comtesse de Lestranghe, baron et baronne Fain, comte et comtesse F. de Maille, baron et baronne van de Venkel, Miles de Palamint, P. Baradit, capitaine et Mme Rambaud, lieutenant et Mme Saint-Clair, comte et comtesse de Bonnacore, lieutenant et Mme Gossart, M. et Mme Laperche, M. et Mme Delagrange, M. et Mme de Boiano, M. et Mme de Trémisot, lieutenant et Mme Rivière, comte de Marigny, capitaine Barbey, capitaine Hepp, baron de Barante, baron et baronne Félix Edith, M. de Champpeaux de La Boulaye, Hailor, Jobert, Dupré, etc.

Le cotillon, plein d'entrain, a été conduit à l'américaine par le prince R. de Lucinge-Faucigny. On a souper par petites tables.

RENSEIGNEMENTS MONDIAUX

— L'état de santé de sir Edmund Monson, ambassadeur d'Angleterre, s'est beaucoup amélioré, mais il gardera encore la chambre pendant quelques jours.

— M. de Leon y Castillo, de retour de Madrid, a repris hier la direction de l'ambassade d'Espagne.

— Arrivés à Paris et descendus à l'hôtel Bristol : M. et Mme J. W. Todd, Mme H. Henderson, venant de Londres.

— Descendus à l'hôtel de Hollande :

Comte et comtesse Rucellai et leur famille, comte Raynaud de Septfontaines, baron et baronne de Schimmelpenninck, baronne de Hassenaer, baron et baronne Félix Edith, M. de Champpeaux de La Boulaye, etc.

— Mme Alphonse Franck, née Diaz de Soria, vient de mettre au monde un fils, M. Jacques Diaz qui, ainsi que sa charmante mère, se porte à souhait.

— La troisième exposition de peinture de la Société artistique des amateurs, faite au profit de l'Office central des œuvres de bienfaisance, et qui comprend une exposition rétrospective d'amateurs d'un vif intérêt, sera ouverte demain à deux heures, par M. Roujon, directeur des beaux-arts, dans la galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze.

CERCLES

— Mlle Vera Nimidoff, la charmante cantatrice russe dont la belle voix fut si acclamée à l'un de nos five o'clock, a remporté avant-hier un nouveau triomphe à la séance musicale du cercle de l'Union artistique. Acclamée dans l'air de Marie-Magdeleine, de Massenet; le *Pourquoi* de Tschalkovsky, on lui a fait d'interminables ovations après avoir chanté avec un brio et une exécution d'air de l'André Chénier, de Giordano.

— Reçu comme membres permanents au Yacht-Club de France :

M. Adolphe de Lappé, présenté par M. Bayet et Ranel; — M. Charles Ney, duc d'Elchingen, présenté par MM. Georges Martel de Ranch; — M. Gaston Laveissière, présenté par M. Casamajor et Langueur; — M. de Francheville d'Alancourt, présenté par M. Tariot et M. Lamour.

MARIAGES

— M. l'abbé de Villeneuve a béni, jeudi dernier, en l'église de Tournon-Saint-Martin, le mariage de Mlle Suzanne de Malinguehen avec M. Louis d'Ecausse de Ganties, trésorier-payeur de l'Inde française, et comte de Villeneuve de Chergé, M. de Bors et le comte de Brimont; pour le marié : M. Maurice d'Encausse de Ganties et William Guyenet, délégué du Congo français au Conseil supérieur des colonies.

Dom Alberic, abbé de la Trappe de Fontgombault, a donné la bénédiction papale. Dans l'assistance :

Mme de Boissinard, Mme de Bors, Mme et M. de Chergé, Mme de Bors, M. et Mme d'Harenbure, comte et comtesse d'Harenbure, colonel, Mme et Mlle de Préval, comtesse et Miles de La Cousse, baron et baronne de Villeneuve de Chergé, M. de Vardillat, M. et Mme de La Chapelle, Mlle de Lizon, baron et baronne de La Touche, M. Piquenot, comtesse de Brimont, vicomtesse et Mlle de Lande, Mlle Rosé, M. et Mme de Villeneuve, Miles de Béchillon.

Au retour de l'église réception et lunch chez M. et Mme de Malinguehen, au château de Jartreau, où l'on a beaucoup admiré les nombreux cadeaux des parents et amis des deux familles.

— M. Edouard de La Simone, lieutenant au 6^e chasseurs, en garnison à Rouen, est fiancé à Mlle Caroline de Grady de Horian.

La famille de Grady est une très ancienne famille de Belgique et possède un château historique près de Liège, à Horian, où aura lieu le mariage, dans le courant du mois de mai.

SUR LA COTE D'AZUR

— De San Remo : Monseigneur le duc d'Orléans a rendu hier visite au duc de Saxe-Cobourg et Gotha et est reparti pour la Spezia.

— Le grand-duc Nicolas Michailovitch de Russie, parti avant-hier soir par le Méditerranée-Express, est arrivé hier soir à Cannes où il est l'hôte de la grande-duchesse de Mecklenbourg-Schwérin, à la villa Wenden.

— De Nice : Un grand dîner par petites tables a été donné, au cercle de la Méditerranée, par le prince et la princesse d'Essling. Parmi les convives :

Princesse G. Radziwill, princesse J. Murat, duc et duchesse de Terranova, vicomtesse G. Vigier, vicomte et vicomtesse de Vigier, comte et comtesse de Breteuil, M. et Mme d'Azuc, M. et Mme Xantho, duc Georges de Leuchtenberg, prince et princesse Potolinsky, comte Brunetta d'Ussau, MM. Borthollet, Roll, Raimbeaux, Fontana, comte Pertusati, marquis di Rudini, comte Ricci, etc.

L'orchestre des tziganes de Bolidi s'est fait entendre pendant le repas et la soirée.

DEUIL

— Aujourd'hui, à onze heures du matin, on célébrait, à l'église russe de la rue Daru, une messe et une panikhida (prière pour les défunts) à l'occasion des anniversaires de la mort de l'empereur Alexandre II et de la naissance de feu l'empereur Alexandre III.

— Demain matin, à dix heures, seront célébrées les obsèques de Mme Coralie Cohen, la veuve du médecin en chef de la Compagnie des Chemins de fer du Nord, décédée à Paris, à l'âge de soixante-sept ans. On se réunira à la maison mortuaire, 19, rue de Médicis. L'inhumation aura lieu au cimetière Montparnasse.

Pendant la guerre, M. Coralie Cohen rendit de signalés services comme vice-président de la Société de secours aux blessés à Metz. Après la capitulation de cette place, elle se rendit à Tours, où Gambetta lui confia la mission de transformer en hôpital les bâtiments du lycée de Vendôme.

Mme Cahen avait été décorée de la Légion d'honneur, au titre militaire, en 1899.

— Nous apprenons la mort : — De la comtesse d'Argy née de Guénif, décédée hier en son hôtel de la rue de Lille; — De Mme Océane Martel, sœur du commandant Fortin, ancien sénateur, ancien président de la Chambre des députés de Québec, décédée à Montréal. La défunte était la mère de Mme Maxwell Heddie, morte en novembre dernier, et de la marquise Christian de Billotti; — De M. Blondin de Baizeux, propriétaire du château de Beaupaire (Pas-de-Calais) dont on a retrouvé le corps calciné dans son appartement. Le défunt était âgé de 61 ans; — De Mme Marille, nièce de Mgr Combes, décédée à Tunis à l'âge de 22 ans.

— On nous confirme de Vannes la mort du lieutenant de Courson de La Villeneuve, du 1^{er} régiment d'infanterie. Il était le fils aîné des quinze enfants du général de Courson de La Villeneuve qui commande à Bourges. Né le 25 février 1873, il avait été promu lieutenant en sortant de Saint-Cyr. Son malheureux père est parti pour Vannes.

— On ne sait encore comment le bateau qui a été retrouvé à coulé, et en quel endroit exactement. On espère retrouver le corps d'ici quelques jours.

La famille attend cette époque pour envoyer ses lettres de part et faire le service religieux.

Ferrari.

A l'Étranger

NOUVELLES

ALLEMAGNE

L'ARMÉE ALLEMANDE ET L'ARMÉE FRANÇAISE
Berlin, 10 mars. — La Gazette de Voss affirme qu'en tenant compte des troupes algériennes la France compterait 1.800 officiers et 64.000 hommes de moins que l'Allemagne en cas de subite mobilisation. La principale supériorité de l'armée allemande est dans le nombre des sous-officiers. L'Allemagne en compte 78.217, tandis que la France n'en a que 40.632. Sur ce point doit porter la réforme de l'armée française.

— On s'a affirmé, de très bonne source, que l'Empereur était décidé à dissoudre le Reichstag s'il refuse une partie de l'augmentation proposée pour l'armée.

— Vous savez que la Commission du budget repousse le tiers de l'augmentation de l'effectif, soit 7.000 hommes. Des efforts fabuleux sont faits pour décider le centre à revenir sur le vote.

— Comme le bruit courait dans les couloirs du Reichstag que quelques membres se tiraient d'affaire en prétextant la maladie et en assurant, par suite, la majorité au gouvernement, la *Germania*, organe catholique, prend soin de préciser l'ordre du vote et déclare que ceux des membres du centre qui s'absenteraient porteraient devant les électeurs la responsabilité de la loi nouvelle.

— Si le centre, contrairement à ce qu'on croit, n'a pas négocié avec le gouvernement, c'est que ses chefs ne sont pas sûrs d'être suivis par leurs troupes et que, dans le cas où, dans la Commission, la loi serait votée par suite de leur défaillance, la majorité du Reichstag, avec l'appui des Polonais et des Alsaciens, pourrait la repousser néanmoins.

— Donc, il est possible que d'ici un mois, l'Allemagne soit en proie à la fièvre qui précède le vote du septennat. — Ch. BONNEFON.

ARRESTATION D'UN PRÉTENDU ESPION

Berlin, 10 mars. — On mande de Mayence à la Gazette de Voss :

— Un prétendu officier français vient d'être arrêté ici. Il est soupçonné d'espionnage.

BELGIQUE

LA SANTÉ DE LA REINE

Bruxelles, 10 mars. — La nuit de jeudi à vendredi a été très bonne pour la Reine. Ce matin la situation était à tel point favorable qu'un des docteurs n'hésitait pas à déclarer que la maladie était saignée, s'il ne survient pas de complications cardiaques.

— Ce soir, les trois médecins ont signé ce bulletin : « L'amélioration persiste. Les forces de la Reine tendent à se relever. » — LEMAITRE.

ITALIE

LA SANTÉ DU PAPE

Rome, 10 mars. — Bien qu'il ne se publie plus de bulletin sur la santé du Pape, le docteur Laponi ne quitte pas le Vatican et voit son illustre malade plusieurs fois par jour. La plaie est cicatrisée, mais les forces tardent à revenir.

— Le docteur tient à rester au Vatican, à l'effet de veiller à ce que le Saint-Père ne se fatigue pas. Il a obtenu qu'hier et aujourd'hui il garde le lit, de sorte que Léon XIII n'a pas assisté au sermon de Carême, ainsi qu'on l'avait laissé espérer.

— Hier, Sa Sainteté a reçu le cardinal Oreglia, doyen du Sacré-Colège, qui avait tenu à se rendre compte de l'état de la santé du Pape, et se plaignant d'avoir été tenu à l'écart dans la maladie du Souverain Pontife.

— Jusqu'à ce soir, on a tenu caché au Saint-Père la mort de Mgr Clari. Léon XIII avait pour le Nonce à Paris une tendresse toute paternelle. Aussi, en ce moment, veut-on lui épargner le chagrin que cette nouvelle lui aurait certainement causé.

— Dans la nuit de la curie, on parle déjà des candidats à la succession de Mgr Clari. Ils sont nombreux, trop nombreux même. Le poste de Paris est fort ambitieux. Mgr Clari était destiné à recevoir bientôt la pourpre. — FÉLIX II.

LE SUCCESSION DE MGR CLARI

Rome, 10 mars. — Selon les journaux, Mgr Lorenzelli, nonce à Munich, ou Mgr Rinaldi, nonce à Bruxelles, succéderait à Mgr Clari.

ENTENTE AVEC L'ANGLETERRE

Rome, 10 mars. — Dans un article sur les affaires de Chine, le *Resto del Carlino* dit que, vu les bons rapports d'amitié qu'elle entretient depuis longtemps avec l'Angleterre, l'Italie a le devoir de marcher d'accord avec la grande puissance colonisatrice.

— Le même devoir s'impose à elle au sujet de l'équilibre de la Méditerranée. « Il n'y a pas de doute, ajoute le journal, que l'Angleterre, en nous invitant à aller en Chine, a placé avant tout aux avantages politiques et militaires qui en découleraient pour elle, car à côté de sa puissante flotte, elle aurait les bateaux d'un Etat qui serait un ami sûr et un docile allié. »

— Le *Resto del Carlino* invite le gouvernement à se montrer énergique envers le Tsong-Li-Yan, et termine en disant :

« Notre place politique en Chine ne peut être qu'à côté de l'Angleterre et de ses alliés les Japonais et les Américains. »

— Nous devons faire tous nos efforts pour attirer l'Allemagne dans cette société et la rapprocher autant que possible de l'Angleterre, dont l'appui sur les mers nous est absolument indispensable. »

DANS LA MARINE

Le ministre de la marine a consulté le Conseil d'Etat sur la réintégration, dans les cadres de la marine, des officiers de vaisseau mis à la retraite par la précédente administration et qui ne se sont pas pourvus dans les délais légaux contre la mesure prise à leur égard.

— Ainsi que nous le disions dans un précédent article, parmi les officiers frappés, il s'en trouve qui ont renoncé d'eux-mêmes à se pourvoir. Pour ceux-ci, la situation est nette : ils ont paru, en quelque sorte, se résigner à l'ostracisme dont ils étaient l'objet. Mais il en est d'autres — notamment deux lieutenants de vaisseau professeurs à l'Ecole navale — à qui la marine a interdit, sous certaines menaces, de protester contre la mesure qui les atteignait.

— En bonne justice, la marine doit à ces officiers une réparation. Le Conseil d'Etat, je le sais de bonne source, admet que le ministre peut parfaitement réintégrer dans les cadres ces malheureux victimes de l'obéissance et de la discipline.

— Il le peut d'autant mieux que les officiers dont il s'agit se sont abstenus de toucher la pension de retraite qui leur était allouée, et qu'ils ont ainsi, dans la mesure du possible, reconnu l'arbitraire du procédé dont on avait usé vis-à-vis d'eux.

M. Lockroy est personnellement disposé à réparer de la manière la plus large le grave préjudice causé à des subordonnés restés méritants et dont la carrière a été brusquement interrompue. On n'attend pas moins de son équité.

Marc Landry.

NOTRE

PAGE MUSICALE

Le très aimable et très dévoué chef d'orchestre de la Comédie-Française, M. Laurent Léon, est, sans contredit, un des auxiliaires les plus précieux de l'illustre Maison, et le concours qu'il y apporte, bien que discret et modeste, n'en est pas moins, à certaines heures, d'importance plus d'importance qu'on ne croit.

Il arrive très souvent qu'un auteur ait intercalé dans sa pièce quelques couplets d'une chanson, ou qu'il veuille souligner par une musique lointaine tel effet de scène pathétique, joyeux ou tendre.

— S'adresser en ce cas à un compositeur célèbre, c'est souvent s'adjointre un collaborateur... encombrant, dont l'unique souci sera de donner à la musique autant d'importance qu'au drame. Mais M. Laurent Léon est là... Il connaît les « moyens » de son orchestre, et surtout les moyens vocaux de MM. les sociétaires ! Il sait contenir tout le monde et le public, et, grâce à lui, l'Europe n'a pas trop l'air d'une étrangère chez Molière.

— Nous publions aujourd'hui les deux chansons qu'il a écrites pour *Othello* de Jean Racine. Bien que simples et naïves, elles ont une allure vieillotte qui ne manque pas de caractère.

— C'est Carlier-Gauvin, l'éditeur de la Comédie, qui les publie.

René Lara.

NOTES D'UN PARISIEN

L'Académie de médecine vient de tenir une séance qui m'a particulièrement intéressé. Car, il peut m'arriver de « blaguer » les médecins. Mais, au fond, je les respecte infiniment. Nous sommes un peu tous, à leur égard, comme ces peureux qui sifflent dans l'obscurité pour se donner du cœur. On se moque des médecins jusqu'au jour où l'on en a besoin. Et, petits ou grands, vieux ou jeunes, cela nous arrive à tous, mes bons amis !

— J'ai donc lu avec intérêt la dernière discussion académique. M. le docteur Bergeron y a donné lecture d'une lettre qu'il a reçue « d'une Parisienne », et qui traite de la maladie à la mode : l'appendicite. Cette Parisienne se demande si l'appendicite n'aurait pas pour cause déterminante des fragments de coquilles d'huître, accusation très grave à une époque où la consommation des huîtres a pris une telle extension.

— Sans être médecin, il m'est permis de répondre à cette Parisienne sévère, mais injuste. Je dois dire, en effet, quoique je n'aime pas à me vanter, que j'ai eu, moi aussi, l'appendicite. J'en ai même été si bien soigné que je pourrais aujourd'hui très facilement soigner les autres. Eh bien ! que notre Parisienne se rassure : les huîtres ne sont pour rien dans l'affaire. Il n'est même pas mauvais d'en manger, avec un petit doigt de champagne, quand on relève d'appendicite. C'est, pour ma part, ce que j'ai fait avec la permission de l'excellent docteur Moizard, et je m'en suis fort bien trouvé. N'attaquons donc pas les huîtres.

— On les accuse de tous les maux, on leur reproche de donner la typhoïde, l'appendicite, et d'empoisonner l'espèce humaine. Mais il doit y avoir de la jalouse là-dessous, et je crois bien que ce sont là de mauvais bruits que font courir les moulins... — E.

REVUE DES JOURNAUX

Le *Journal* croit savoir que M. le général de Pellieux a écrit au ministre de la guerre, pour lui demander une enquête sur son rôle d'officier de police judiciaire dans l'affaire Esterhazy.

Le commandant du département de la Seine veut, dit-on, que le moindre doute ne puisse subsister sur la scrupuleuse exactitude de son attitude dans le rôle que lui ont assigné ses fonctions. Il entend démontrer l'exactitude absolue de toutes les assertions du commandant Esterhazy, publiées par un journal anglais et recueillies par certains journaux français comme l'expression de la vérité.

— Si nos renseignements sont exacts, M. le général de Pellieux se proposerait notamment de prouver qu'il n'a jamais agi par ordre au cours des investigations préliminaires qui lui auraient été confiées; qu'il a toujours opéré en complète indépendance, comme le réclamait le caractère de sa mission; qu'il n'a eu aucune relation avec l'état-major de l'armée qu'une seule fois, sur avis de M. le général Saussier, alors gouverneur militaire de Paris, son supérieur hiérarchique immédiat, pour prendre connaissance du dossier Esterhazy et du dossier Picquart; qu'il n'a point eu à s'occuper de l'affaire Dreyfus, sauf en ce qui concerne le bordereau, dont il a fait opérer la saisie judiciairement et sur la demande même des dénonciateurs du commandant Esterhazy; qu'enfin les révélations de celui-ci sont, en ce qui le touche, absolument fausses.

— L'ex-commandant Esterhazy est toujours à Londres. Dans une interview avec un rédacteur du *Daily News*, il a déclaré qu'il ne craignait rien en Angleterre, et qu'il nait au nez des agents français à ses trousses. Et, comme son interlocuteur lui demandait comment tout cela finirait, il ajouta :

— La vérité est en marche, comme dit Zola, et nous aurons bientôt le feu d'artifice. Il y a beaucoup de choses que le public ne connaît pas encore. L'histoire du vol de la valise diplomatique, la démission de M. Camille-Perier, les lettres attribuées à l'empereur Guillaume, etc., tout cela sera connu en son temps, mais le moment n'est pas encore arrivé.

— Et qu'y a-t-il encore d'autre ? — Beaucoup de choses, répond Esterhazy. Et parmi elles, il y en a une que je ne cache pas : le général Rogot a obtenu les bonnes grâces de M. Dupuy en empêchant un 18 Brumaire qui renversait la République. Cependant, c'est lui et de Boissière qui ont été la cause de la mort de Henry. Ils connaissent son faux longtemps avant le procès Zola. Ce faux daté de novembre 1896. Henry était simplement leur instrument, comme je l'ai été. Mais, comme je viens de l'apprendre, du Paty de Clam est prêt à parler à son tour. Il a beaucoup de choses dans son sac, et nous en verrons de bien drôles. Il sera fort bien avec de Boissière, et cela lui servira.

car il est directement responsable pour tout ce qui s'est produit sous ses ordres.

— Mais, pourquoi Henry a-t-il fabriqué un faux ? — Mais pour se débarrasser de Picquart, répond Esterhazy. C'est bien simple. D'abord, le général Rogot n'était que colonel au moment de l'affaire Dreyfus, il était attaché au second bureau de l'état-major général. Picquart était un individu turbulent, qui farfouillait partout.

— Ils avaient besoin de se débarrasser de lui, en démontrant que c'était un fouineur, et c'est pour cela que Henry fabriqua le faux qui lui coûta la vie, et ce, dans le but d'établir la culpabilité de Dreyfus pour une nouvelle preuve. On ne savait pas encore que Picquart agissait avec Lelbois pour M. Scheurer-Kestner, et de Boissière trouva un prétexte dans la pseudo-découverte faite par Henry pour enlever à Picquart la direction du bureau des informations et pour le faire remonter par Henry. Mais Rogot, de Boissière connaissait absolument le faux, et ils jouèrent une comédie en niant cette connaissance quand Cavaignac fit arrêter Henry.

— En réponse à une remarque concernant son pressant retour à Paris, Esterhazy a déclaré que, si une tentative avait été faite pour l'arrêter, il aurait avalé deux pilules de strychnine qu'il garde toujours dans la poche de son gilet.

— Quant à la question sur les intentions qu'il avait pour l'avenir, il n'en savait encore rien; mais quand on a de l'énergie et de la volonté, on arrive toujours à triompher de tout.

— Que pensez-vous de Dreyfus ? a demandé le rédacteur du *Daily News*.

— Le commandant n'a pas su répondre; il n'a su que dire cette chose : qu'un jour, le nouveau Président de la République n'aurait simplement qu'à exercer ses prérog

tions de sûreté, et qu'elle en autorise le transport dans les trains de voyageurs.

Quant à la dénomination de magasin à poudre, elle s'applique non seulement à des magasins contenant des poudres et des explosifs redoutables, mais aussi à des magasins de munitions qui ne présentent aucun danger pour le voisinage. (Applaudissements.)

M. Laroche-Joubert, député d'Angoulême, est moins facile à contenter que M. Isnard. Il insiste pour qu'on le débarrasse de sa poudre, très menaçante pour la ville qui l'a envoyée à la Chambre.

M. Laroche-Joubert. — La poudre d'Angoulême a été construite en 1879. Mon vénéral père, qui représentait Angoulême, demanda alors au général Gresley, ministre de la guerre, d'arrêter les travaux en cours. Le général Gresley répondit avec désinvolture que cette poudre n'offrait aucun danger pour la ville, dont elle était séparée par une colline. Cette colline n'existait que dans l'imagination du ministre. (On rit.) Le terrain est absolument plat.

Si la poudre venait à sauter, la moitié des habitants seraient victimes de l'explosion. Il y a, tout autour, une population ouvrière très dense, des établissements publics, une école normale, une école d'apprentissage, un asile de vieillards, des lycées, des gardiens.

Il ne s'agit pas ici de quelques cartouches, mais de centaines de tonnes d'explosifs. On n'a pas voulu déplacer la poudre, en disant que jamais les poudrières ne sauteraient. Le terrible exemple de Toulon dément cette affirmation. La question d'argent n'est pas à considérer, à côté de pareils malheurs et des dépenses considérables que l'Etat est obligé de faire pour venir en aide aux familles des victimes.

C'est encore le général Delloye qui fournit les explications demandées. Il s'efforce de dissiper les inquiétudes de son interlocuteur. Sur quatre magasins, d'ailleurs très distants l'un de l'autre, il n'y en a qu'un qui contient de la poudre, et si peu ! Malgré cela, le ministre fait son enquête, il a prescrit un redoublement de surveillance ; on ne laissera à proximité des habitations que les munitions qui n'offrent aucun danger. « Encore faut-il avoir de la poudre qui ne soit pas mouillée et qui parte ! »

Ce dernier mot, légèrement ironique, ramène à la tribune M. Laroche-Joubert, qui s'empresse de le rétorquer au général. « Il ne faut pas que les poudres soient mouillées, dit-il, mais il importe qu'elles soient isolées. » A entendre les spécialistes, ingénieurs ou autres, le public n'a jamais rien à craindre de leurs travaux ou de leur engins. Cette belle assurance n'a pas empêché la catastrophe de Bouzey... « Il n'est pas possible que le ministre de la guerre reste sourd à nos plaintes... »

A l'impression de la Chambre, M. de Freycinet comprend qu'un excès de surdité lui serait cette fois plus nuisible qu'utile et il se décide à prononcer les mots nécessaires :

M. de Freycinet, ministre de la guerre. — M. le commissaire du gouvernement a dit à la Chambre que j'avais donné des ordres pour qu'il fut fait un recensement général des poudrières de France. Là où des travaux supplémentaires sont indispensables, ils seront exécutés ; s'il faut organiser encore plus sévèrement la surveillance, nous l'organisons, et il faut déplacer certaines poudrières, je demanderai les crédits nécessaires pour les déplacer. (Très bien ! très bien !)

M. Laroche-Joubert. — Je prends acte des déclarations de M. le ministre, qui, cette fois, me donnent satisfaction.

On revient ensuite à la discussion du budget. Certains signes ne m'avaient pas trompé. J'étais sûr que la question des vingt-huit jours et des treize jours n'avait pas été épuisée par le rejet de l'amendement de M. Renou, et je me permetsais hier d'exprimer cette idée sous une forme familière : « Le four chauffe ! » Il a si bien chauffé qu'on s'y est un peu brûlé les mains aujourd'hui. M. Zévaès, député socialiste de l'Isère, a présenté une motion ainsi conçue :

La Chambre invite le gouvernement à déposer dans le plus bref délai un projet de loi tendant à la suppression des périodes d'exercices de treize jours.

Le centre s'est récrié. Bien qu'on ne le tiquât plus que sur les treize jours, plusieurs députés ont protesté contre cette façon d'introduire des amendements aux lois organiques dans la discussion du budget. D'autres ont fait observer que c'était un moyen détourné, une sorte de ruse pour discuter de nouveau une question tranchée hier par la Chambre, et M. Georges Graux, soutenu par M. Charles Ferry, a demandé la question préalable.

M. Zévaès s'est défendu de son mieux, avec l'appui de toute l'extrême gauche :

M. Zévaès. — M. Georges Graux nous dit que la question ne peut pas être discutée par voie d'amendement budgétaire. C'est une théorie contestable, et le jour où elle viendrait à prévaloir, il nous serait bien difficile de réaliser une réforme appréciable. (Applaudissements à l'extrême gauche.) Si nous déposons cette proposition, c'est pour ôter à tous ceux qui ont inscrit cette réforme dans leurs programmes électoraux tout prétexte de se débarrasser.

Nous comptons qu'il y a assez de libéraux dans cette Chambre pour s'opposer à la proposition d'étouffement qui vous est faite. Vous montrerez ainsi au peuple que le régime parlementaire n'est pas seulement un stratagème derrière lequel vous vous abritez, mais que le peuple se trouverait obligé de chercher son salut dans d'autres moyens que la lenteur de la procédure parlementaire. (Bruit au centre et sur divers bancs à gauche. — Applaudissements à l'extrême gauche.)

La question préalable a un air désagréable qui n'est pas en faveur auprès de la Chambre. Les majorités elles-mêmes, si féroces qu'on les suppose, ne tiennent pas à s'en servir trop souvent. Elle a été repoussée par 236 voix contre 180 ; mais alors M. Georges Graux est revenu à la charge avec une motion un peu moins désobligeante pour M. Zévaès :

M. le président. — Je suis saisi par M. Georges Graux d'une motion ainsi conçue : « La Chambre, ayant repoussé, dans la séance d'hier, un amendement de M. Renou qui avait pour objet d'arriver, par la diminution du crédit, à la suppression des vingt-huit et treize jours, décide qu'il n'y a pas lieu, au cours de la discussion du budget, d'ouvrir un débat sur la proposition de M. Zévaès, invitant le gouvernement à supprimer la période des treize jours, et passe à l'ordre du jour. » (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Millerand. — Vous ne pouvez pas mettre aux voix une proposition que la Chambre vient de repousser.

M. le président. — Je viens de faire moi-même cette observation à un orateur, mais j'invite la Chambre à trancher elle-même une question qui peut revenir tous les jours et retarder nos travaux.

Cette fois, M. Zévaès a eu le dessous. Un sévère pointage a mis en minorité de 16 voix : 249 contre 235 ; mais il ne s'est pas encore tenu pour battu, et,

usant enfin de l'arme réglementaire, il a demandé une réduction de mille francs sur le chapitre et lancé à ses adversaires une dernière flèche : « Il est nécessaire qu'on voie à l'Official les noms des députés qui ont voté pour et contre la suppression des treize jours ! » Ce genre de menace irrite les gens sans les convertir. M. Thiery, député de Marseille, a relevé le gant : « Il me suffit de connaître le mobile qui a dicté l'amendement de M. Zévaès pour voter contre sa proposition ! » De son côté, M. Jourde a déclaré, comme le faisait hier M. Berteaux, qu'il voterait contre l'amendement « pour ne pas compromettre le sort de la loi qui aura pour objet de réduire le service militaire à deux ans ».

Vous le voyez, on est sur la pente. Même à droite, on hésite. M. de Baudry d'Asson, d'accord avec M. Zévaès, a réclamé la suppression des treize jours qui, « indifférents au service militaire, sont extrêmement préjudiciables à la prospérité générale du pays ».

Les treize jours ont été maintenus par 342 voix contre 186 ; mais c'est déjà un bon coup de pioche dans la muraille de la loi.

Le reste de la séance a été pris par la discussion de quelques amendements. M. Jourde, toujours heureux parce qu'il est à la fois obstiné et modeste, a un peu houspillé M. Mesureur, président de la Commission du budget, qui lui refusait un petit supplément pour les officiers d'administration. M. Mesureur a répondu, M. Jourde a répliqué, le ministre a soutenu M. Mesureur, et finalement M. Jourde leur a infligé un échec à tous les deux. Son amendement a été adopté, aux applaudissements de la Chambre, par 273 voix contre 217. La théorie d'un bon tiers commence à fleurir sur les banquettes parlementaires.

Je vous fais grâce d'une interminable discussion sur les approvisionnements et l'entretien des approvisionnements de la guerre. Dans ces dernières années, c'était un honorable député de la Loire, M. Souhet, qui faisait au ministre ce que le maréchal de Marillac, un des victimes de Richelieu, appelait « un procès de paille et de foin ». Il y fait joindre le pain, la viande et les conserves. M. Debussy, député de la Côte-d'Or, a remplacé M. Souhet non réélu. On sent qu'il connaît bien son affaire, mais il ne possède pas encore cette méthode des orateurs expérimentés qui consiste à échoquer, à proportionner les arguments, à mettre de l'ordre et de la clarté dans un discours. Il pourra se former à l'école de M. de Freycinet. Cependant on l'a écouté et son amendement a eu l'honneur d'un renvoi à la Commission.

Un député, M. Suchetet, a recommandé la mort pour la nourriture du soldat. M. Suchetet représente la 3^e circonscription du Havre.

Avec tout cela, c'est à peine si on a voté dix chapitres de ce malheureux budget de la guerre. Quelques optimistes prétendent que ces lenteurs n'empêcheront pas d'expédier toute la loi de finances avant Pâques ; mais je me figure qu'ils rêvent. Le gouvernement lui-même a bien l'air d'en avoir fait son deuil.

Pas-Pardus.

LE SÉNAT

Nous revenons, après un intermède, au projet de loi sur la nouvelle évaluation des propriétés non bâties, que M. Denoix tient pour « illusoire et dangereux pour l'agriculture ». Il veut lui substituer un contre-projet, « qui a le mérite d'être nouveau », et c'est bien quelque chose. Comme il est modeste et borné dans ses desirs, il ne demande pas qu'on le vote séance tenante ; il lui suffira qu'on le recommande aux bons soins et à la bienveillance de la Commission.

Il trouve en face de lui le rapporteur et le ministre des finances, également ennemis des nouveautés. Seul contre deux, M. Denoix succombe : son contre-projet n'obtient que 48 voix contre 186. M. Baudens remporte, avec son amendement, un succès analogue, et M. Bonnefille, dont le courage reste supérieur à tant de désastres, se fait battre deux fois, avec deux amendements.

On continuera mardi prochain ce petit jeu de massacre.

P. B.

Autour des Chambres

Le budget

Lorsque les hommes éminents qui siègent au Palais-Bourbon commencent quelques sottises, on a tort de croire à un parti pris. Il n'y a, de leur part, nulle préméditation ; ils les commettent comme un premier produit des prunes : parce qu'il est dans leur nature de tomber perpétuellement dans l'erreur et de se plaindre dans l'incohérence. Leurs actes sont mauvais ; leurs intentions restent pures.

On leur reproche, parfois avec amertume, de discuter sans hâte, en mars 1899, un budget qu'ils auraient dû et très facilement pu voter en décembre 1898 ; de s'attarder en d'inutiles discussions ; de multiplier les amendements presque tous saugrenus et de ne connaître — à leurs âges ! — que le chemin des échouers.

Il faut bien convenir qu'il y a, dans ces critiques et ces reproches, une large part de vérité. L'on ne saurait davantage reconnaître que ces retards sont d'autant moins excusables que le budget de 1899 reproduit purement et simplement le budget de 1898 ; ce sont deux sosses. On ne peut donc que répéter aujourd'hui tout ce qu'on a dit l'an dernier.

Tout cela est parfaitement exact ; mais nos représentants nous désolent moins, après avoir reconnu leurs torts, ils avouent avec ingénuité qu'ils ne veulent pas priver les électeurs de leurs belles inventions et du régal de leur éloquence. Il leur est, d'ailleurs, venu une sorte de remords, et ils jurent aujourd'hui qu'ils voteront, le samedi 18 mars — glorieux anniversaire — les derniers chapitres du budget.

Ils sont de bonne foi lorsqu'ils parlent ainsi, car leurs natures sont droites et leurs esprits sont légèrement faussés, et pour peu que l'intention puisse être révoquée pour le fait, nous pouvons dormir sur nos deux oreilles. Quant au Sénat, les députés estiment qu'il aura bien assez de trois séances pour ratifier en bloc les votes de l'autre Assemblée.

Au surplus, si cette espérance qu'on nous fait concevoir est déçue, il ne faut

dra point se couvrir la tête de cendres ni s'affubler d'un sac. On verra deux douzièmes provisoires, après en avoir voté trois, et ce sera une économie de 15 millions pour les contribuables.

C'est là que s'affirme, qu'éclate la supériorité de nos représentants. Lorsque, par hasard, ils travaillent pour gagner leurs appointements et réussissent à mener à bien une entreprise, il nous en coûte toujours quelque chose. Lorsque, au contraire, ils ne font rien — ce qui est présentement le cas — ils nous évitent la carte à payer de leurs sottises. Les amendements acceptés par eux jusqu'à ce jour se traduisent, pour les contribuables, par un accroissement de charges évalué à trois millions par mois. Des quelai de finances sera votée, toutes ces dépenses deviendront définitives ; en attendant, elles n'existent qu'à l'état de menaces, et rien n'empêche de croire que leur bon naturel pousse les députés à maintenir, en fait de finances, un perpétuel provisoire pour nous éviter les conséquences de leurs fautes.

Leurs détracteurs diront peut-être qu'il serait plus simple de n'en pas commettre ; mais il ne faut jamais exiger l'impossible. C'est déjà bien beau de se connaître soi-même, puisque c'est le propre et la marque du sage.

Paul Bosq.

UNE NOUVELLE LIGUE

appelée à rendre les plus grands services au public, c'est celle des viticulteurs qui livrent le délicieux vin Extra à partir de 6 bouteilles à 70 centimes, le blanc 80 centimes, la bouteille d'un litre, verre compris et repris pour 5 centimes ; 3 0/0 au comptant, net à crédit.

En barriques : le rouge, 134 francs ; le blanc, 145 francs. Avenue de l'Opéra, 14.

Nouvelles Diverses

AU PARQUET

MM. Paul Déroulède et Marcel Habert ont été extraits, hier, de la Conciergerie, et amenés au cabinet de M. le Juge Pasquier qui leur a fait subir un assez long interrogatoire, le dernier très probablement.

Le magistrat a ensuite entendu l'inspecteur principal Roujoux, des brigades de réserve, qui était de service place de la Bastille quand les membres de la Ligue des Patriotes se réunirent à cet endroit, le jour des obsèques de M. Félix Faure.

M. le juge Fabre a consacré son après-midi d'hier à dépouiller les papiers et documents saisis au domicile de MM. Dussut, secrétaire de la Ligue de la Patrie française, et Syveton, trésorier.

Ce travail, fait en présence des intéressés, n'a pas duré moins de quatre heures.

Dans la soirée, M. Fabre a reçu une lettre de M. Jules Lemaitre, président de la Ligue de la Patrie française, qui demande à être compris le premier dans les poursuites dirigées contre la Ligue.

De son côté, M. le juge d'instruction Lemerier a remis, hier soir, au procureur de la République, son rapport concernant les nommés Cardon et Ravier, inculpés de tentative d'assassinat sur M. Lévêque, demeurant 17, rue Lemerier. Le juge a conclu au renvoi de ces deux individus devant la Cour d'assises.

Mme Bianchini a reçu, hier, à la prison de Saint-Lazare, la visite de son avocat, M. Henri Robert, avec lequel elle s'est longuement entretenue. Mme Bianchini s'est pourvue en cassation contre l'arrêt de la Cour d'assises. Elle accepte son sort avec résignation, persuadée qu'un second jugement fera pleinement éclater son innocence.

M. Bianchini s'est rendu au Parquet du procureur général et il a obtenu l'autorisation de rendre visite à sa femme.

Il y a quelques jours un vol assez important était commis au Jockey-Club, rue Scribe. Le caissier du cercle avait constaté qu'une somme de 9,000 francs lui avait été soustraite dans un tiroir dont on avait fracturé la serrure.

La police avait été avisée de ce vol et des recherches avaient été aussitôt commencées pour en découvrir l'auteur ; elles n'avaient encore donné aucun résultat, lorsque, hier matin, un des garçons du cercle aperçut, dans le coin d'un salon qui balayait, un rouleau de papier soie enroulé autour d'un objet et le remit au gardien qui le porta chez M. Guénin, commissaire de police, où l'ouvrit. On y trouva neuf billets de mille francs, la totalité de la somme volée.

Il est probable que le coupable, ayant eu vent des soupçons qui pouvaient planer sur lui, a cru arrêter l'affaire en opérant cette restitution.

Si vous voulez vous guérir des rhumes, toux, bronchites, catarrhes et de toutes les maladies de la poitrine et des voies respiratoires ; si vous voulez éviter la grippe et vous préserver de ses suites et complications ; si vous voulez fortifier vos bronches, vous pouvez et votre estomac, prenez à chaque repas deux gouttes hygiéniques de TROUETTE-PERRET. Ce sont de petites capsules composées de cristaux purifiés, goudron de Norvège et baume de toul, sans aucun goût et se prenant très facilement en mangeant.

Se vend 3 francs le flacon de 60 capsules ou gouttes, dans toutes les pharmacies et chez l'inventeur, 45, rue des Immeubles industriels, à Paris. — Exiger les noms : Gouttes hygiéniques de TROUETTE-PERRET sur chaque flacon.

Il régnait depuis quelques jours à Paris une épidémie de grippe qui faisait de nombreuses victimes, notamment parmi le personnel des bureaux centraux téléphoniques. Cette situation rend le service très pénible, malgré la bonne volonté du personnel. Il ne faut donc pas trop en vouloir aux téléphonistes du téléphone quand la communication demandée n'est pas donnée avec la célérité que l'abonné est en droit d'exiger de ces aimables employés, qui font pourtant, nous assure-t-on, tout leur possible pour satisfaire aux exigences du public.

Quoi qu'il en soit, l'administration, nous en avons la certitude, a pris toutes ses mesures pour que le public ait à souffrir le moins possible de cet état de choses, qui sera, il faut l'espérer, de courte durée.

Un jeune homme de vingt-deux ans, M. Paul R..., fils d'un conseiller municipal d'une grande ville de Bretagne, était venu ces jours derniers à Paris, pour assister aux fêtes de la mi-carême.

Il fit connaissance au quartier Latin d'une jeune et gentille brunette qui, après avoir soupé joyeusement avec lui, l'entraîna dans un hôtel du boulevard Saint-Germain.

A son réveil, M. Paul R... se trouva seul et constata la disparition de ses bijoux et d'un portefeuille contenant ses documents. Il se rappela que son amie de la veille lui avait déclaré qu'elle figurait dans la cavalcade des étudiants, sur un char, porté d'une splendide costume oriental.

Bien décidé à la retrouver, il alla conter sa mésaventure à M. Berthelot, commissaire du quartier de la Sorbonne, qui se posta avec lui sur le passage du cortège.

Paul R... reconnut sa voleuse, qui dut descendre du char où elle recueillait de multiples

applaudissements, pour être dirigée sur le Dépôt.

LE FEU

Un incendie s'est déclaré, l'avant-dernière nuit, dans l'appartement occupé par le marquis de P... rue de l'Amiral-Courbet.

Malgré la promptitude avec laquelle les secours ont été organisés, les flammes ont fait de si rapides progrès que le mobilier tout entier a été détruit. Les pertes ont été évaluées à une dizaine de mille francs.

Il semble résulter de l'enquête faite par le commissaire de police que le feu aurait été communiqué aux tentures de la chambre à coucher par une allumette-bougie jetée imprudemment, encore allumée, sur le tapis.

Une rentière, Mme veuve Lemerle, âgée de quarante-six ans, demeurant rue de la Réunion, a mis, hier matin, accidentellement, le feu à ses vêtements en versant, trop près d'un poêle surchauffé, de l'essence dans une lampe.

Des voisins, alarmés par l'épaisse fumée qui s'élevait répandue dans la maison, enfoncèrent la porte du logement de la malheureuse femme, mais ils ne purent pénétrer dans la pièce, où tout brûlait.

Ce n'est qu'après une demi-heure d'efforts que les pompiers, qu'on avait prévénus, arrivèrent à se rendre maîtres du feu. On trouva alors, complètement carbonisé, le corps de Mme Lemerle.

La grande serre froide du Jardin d'Acclimatation fait actuellement l'admiration de tous les visiteurs. Elle présente en effet un aspect absolument féérique. Les camélias sont en fleurs, et l'on sait que la collection que possède de ces plantes le Jardin d'Acclimatation est unique en France, peut-être même en Europe.

Impossible d'imaginer rien de plus suggestif que le promenade à travers les allées de ces serres, au milieu d'une végétation superbe, tandis que les accords de l'orchestre du Palmarium arrivent jusqu'à vos oreilles. C'est ainsi que par un sybaritisme tout à fait oriental on est arrivé à charmer simultanément les trois principaux sens de l'homme : l'ouïe, la vue et l'odorat.

LE MORT-VIVANT

Un employé de commerce, Prosper Romieu, âgé de trente-quatre ans, était recherché depuis quelque temps par le service de la Sûreté afin de lui faire purger une peine de quinze mois de prison que lui avait infligée le Tribunal correctionnel, pour escroqueries. Mais, il y a trois jours, on releva le décès du condamné à la mairie du dix-huitième arrondissement. Son dossier fut alors définitivement classé.

Or, dans la matinée d'hier, un des agents qui avaient été chargés de le retrouver — et qui le connaissait tout particulièrement — fut fort surpris de l'apercevoir conduisant le deuil derrière un corbillard. Pour éviter le scandale le policier se mit dans le cortège, et quand la cérémonie fut terminée il arrêta Romieu à la sortie du cimetière. L'agent avait aperçu, en effet, que c'était Prosper Romieu qu'on conduisait à sa dernière demeure, et la croix destinée à être placée sur la fosse portait également ce nom.

Amené devant M. Cochefert, Romieu protesta énergiquement contre son arrestation, en affirmant que son prénom était Emile et non Prosper. Il dut aussitôt avouer la vérité. Il déclara alors, profitant de ce que son frère était décédé, il avait substitué, sur les registres de l'état-civil, sa propre individualité à celle du défunt.

Prosper Romieu a été envoyé au Dépôt. Il va être poursuivi pour faux en écritures publiques, crime qui est puni des travaux forcés.

Conseil pratique

La mode prétend nous façonner à sa façon. Plus de ventres, hanches réduites, poitrine plate. Ce qu'on demande au corset pour répondre à ce beau résultat, c'est une taille mince et outrageusement longue avec le ventre rentré. Aux personnes qui se soumettent à cette mode on ne peut trop recommander le « Corset de la Faculté », exécuté par Mme Desbrières. Ce corset a au moins sur les modèles similaires l'avantage de protéger les fonctions de la digestion. Maison Jeanne d'Arc, 265, rue Saint-Honoré.

Jean de Paris.

Mémoire. — Les conduites d'eau de la commune de Colombes se sont rompues, avant-hier soir. La voie du chemin de fer allant à Saint-Germain a été envahie par les eaux près de la gare des Vallées. Le service des trains, qui avait dû être interrompu, a été repris, hier matin.

J. de P.

Gazette des Tribunaux

COUR DE CASSATION : La requête Esterhazy. Arrêt. — NOUVELLES JUDICIAIRES.

La Chambre criminelle de la Cour de cassation a rendu hier son arrêt sur la requête en suspension légitime formée par le commandant Esterhazy contre le juge d'instruction Bertulus.

Voici le texte de cet arrêt :

La Cour, Vidant son délibéré, Vu la requête en renvoi pour suspicion légitime formée par Walsin-Esterhazy au cours de l'instruction ouverte contre lui par M. le juge d'instruction Bertulus ; Vu les conclusions tant principales que subsidiaires de Me Sauvel ; Vu les articles 542 et suivants du Code d'instruction criminelle ; Sur la demande en renvoi pour suspicion légitime, Attendu qu'il n'y a lieu de s'arrêter aux conclusions subsidiaires tendant à une communication de pièces autres que celles qui déjà ont été mises à la disposition du demandeur et d'introduire dans le débat des documents qui n'ont été jusqu'à présent étrangers ; que la Cour est suffisamment éclairée ;

Au fond : Attendu qu'il n'existe pas dans la cause de motifs suffisants de renvoi pour suspicion légitime.

Par ces motifs, la Cour rejette la requête de M. Walsin-Esterhazy et le condamne aux dépens.

La dernière du président Magnaud ! Le Tribunal de Château-Thierry vient de renvoyer indenne un vieux rôdeur qui avait déjà subi quarante-deux condamnations.

Les attendus de ce jugement ne sont pas les originaux que ceux des jugements précédents dont toute la presse s'est occupée.

Sur le délit de mendicité :

Attendu que le mendiant professionnel ou d'habitude est l'homme qui, sans jamais chercher à se procurer du travail et pouvant travailler, vit uniquement de mendicité, refuse même parfois l'aumône qu'il sollicite comme n'étant pas à sa convenance, ou encore la gaspille, s'il n'en traque pas ;

Que le délit de mendicité professionnel ne saurait être relevé contre celui qui s'adresse seulement par intervalles, et dans les moments difficiles où il est sans travail, à la charité publique, surtout s'il est établi qu'il a souvenant travaillé, même dans des conditions désavantageuses, à des époques peu antérieures au fait de mendicité pour lequel il est poursuivi ;

Qu'en réalité, sauf de très rares exceptions, l'homme fait, qui depuis longtemps ne veut pas travailler ou ne justifie pas d'efforts sérieux pour se créer des ressources par le travail, peut seul être qualifié de mendiant professionnel.

Sur les conditions du délit :

Attendu que D..., qui n'a plus de famille, a subi, à ce jour, quarante-deux condamnations, toutes pour mendicité, vagabondage, rupture de ban et outrages à agents et magistrats, ces dernières provoquées par lui dans le but évident d'être puni plus sévèrement afin de n'avoir pas à se préoccuper de longues dettes de l'existence ;

Attendu que, depuis environ vingt et un ans, il en a passé onze dans les prisons où il a complètement oublié, faute de l'exercer, son métier de relieur ;

Qu'il reconnaît sans difficulté ne vivre habituellement que de mendicité, mais déclare qu'il y est contraint par son état de santé qui ne lui permet de se livrer à aucun travail sérieux ;

Attendu, en effet, que puisqu'il n'a personne pour s'intéresser à lui et venir à son aide, et qu'il n'est pas susceptible de se livrer utilement à des travaux pénibles, les seuls qui pourraient lui permettre de se procurer sur la route, il est forcément sans moyens de subsistance et, par conséquent, sans domicile certain.

D..., conclut M. Magnaud, est un être bon à hospitaliser, mais non à condamner.

Mais attendu :

Que, son sens moral étant en partie atrophie, il considère la prison, où il passe ses journées au lit et dans laquelle il demande instantanément à être réintégré, comme un de ces établissements hospitaliers que la société a oublié d'installer en quantité suffisante en faveur des malheureux de son espèce, afin d'obvier ainsi, d'une manière efficace, à la mendicité en même temps qu'à vagabondage ;

Attendu que le Tribunal ne saurait se prêter à ce désir de D..., toute condamnation temporaire ne devant être prononcée qu'avec le double objectif de punir une faute et surtout d'amener celui qui s'en est rendu coupable ;

Qu'il convient, en outre, de remarquer que, si D... a encouru quarante-deux condamnations, on n'en trouve aucune pour immoralité, et qu'on doit certainement grand compte à ces malheureux, dont la faiblesse d'esprit va sans cesse en progressant, d'avoir eu cependant assez d'énergie et d'honnêteté naturelle pour résister pendant si longue mise à toute tentation de s'emparer du bien d'autrui ;

Par ces motifs : le Tribunal renvoie D... des fins de la poursuite, sans dépens.

La parole est maintenant à la Cour d'appel qui ne manque jamais d'infirmer les jugements du président de Château-Thierry.

Grand Roi cesse de vaincre ou je cesse d'écrire !

De notre correspondant de Nantes :

« La Cour d'assises de la Loire-Inférieure vient de condamner à la peine de mort deux individus, Félix Giffrois, manoeuvre, âgé de vingt-cinq ans, et Joseph Samson, ajusteur, âgé de vingt-six ans, qui, au mois de janvier dernier, avaient assassiné, avec des raffinements inouïs de cruauté, un vieillard, M. Guéno. »

« Les accusés avaient fait des aveux complets. »

De notre correspondant d'Alger :

« Le juge de paix du canton Nord a rendu hier son jugement dans l'affaire des personnes arrêtées, le 9 février dernier, au cours des manifestations qui provoquèrent l'interdiction du meeting de Mustapha, organisé, on s'en souvient, sous la présidence de M. Henri Rochefort, avec le concours de Max Régis et des députés Ernest Roche et Charles Bernard. Les condamnations prononcées ont été très légères et n'ont pas excédé, pour la plupart, un à deux francs d'amende. Deux étrangers seulement, Galbiano et Correnti, ont été condamnés à trois jours de prison, pour tapage injurieux. »

George Grippon.

A L'HOTEL DE VILLE

C'est Jeanne d'Arc qui a eu, hier, les honneurs de la séance.

Sur le rapport de M. Louis Mill, le Conseil municipal a accepté l'offre de M. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique, d'une statue équestre de la grande conduite par M. Dabois. Cette statue sera érigée devant l'église Saint-Augustin, à l'intersection du boulevard Malesherbes et du boulevard Haussmann.

Une bonne nouvelle pour les contribuables :

M. Landrin a fait adopter une convention avec la Compagnie des eaux pour affranchir les abonnements à l'eau du Ourcq et de rivières d'un minimum de consommation.

Conformément au rapport de M. Hattat, le Conseil vote une somme de 1,000 francs pour l'érection d'un monument à Charles Floquet, au Père-Lachaise.

Le

qu'il en faut pour bien marquer la tendance. Quand, par hasard, on se risque à s'exprimer, trop courtoisement, on se voit de telle sorte, des réalisations viennent tout de suite nous rappeler à l'ordre. Ah ! s'il y avait seulement un bon courant d'air... Malheureusement, c'est l'activité qui nous fait défaut. Il faut donc nous contenter de ce que nous avons, d'une fermeté sans plus. C'est un hors-d'œuvre agréable sans doute, mais rien qu'un hors-d'œuvre. Espérons que les plats de résistance ne tarderont pas à nous être servis.

Je viens de dire que les grosses variations sont rares ; il y en a pourtant quelques-unes, et, étant données les dispositions du marché, depuis le début du mois, vous devinez sans peine que c'est dans le compartiment des valeurs étrangères qu'il faut chercher. L'étranger, en effet, prend une nouvelle valeur de 82 centimes à 57 85, et si elle ne ferme pas au plus haut cours de la journée, c'est tout juste. En deux séances, elle a ainsi gagné plus que le coupon d'avril, sur l'annonce duquel on a monté. Les valeurs russes sont également montées, le 3 0/0 cubain de 250 à 254, le 3 0/0 de 215 à 218 ; et les obligations des chemins de fer font très bonne contenance, notamment les Andalous.

Le 3 0/0 est à 403 45, le 3 1/2 0/0 à 403 77 ; toujours des mouvements de 2 centimes en plus ou en moins. Au comptant, le 3 0/0 gagne 7 centimes et le 3 1/2 0/0 un dixième tout rond.

L'Italien, ferme par continuation, gagne 2 centimes à 95 65. Les valeurs russes sont seules de la même façon. Le 3 0/0 russe est à 3 0/0 4896 finissant à 94 50. Les autres rentes étrangères sont toutes très fermes — mais toutes, aussi, très calmes. Il n'y a de la faiblesse que dans le groupe ottoman. Encore n'est-ce qu'une nuance, une simple nuance. La Banque de Paris attend et dépasse le cours de 4,008. Le Crédit Lyonnais à 483, le 8 francs. Tout ce compartiment des établissements de crédit est du reste plein de sourires. Le Comptoir à 603, le Lyonnais à 800, la Banque internationale à 595, gagnent de 3 à 5 francs ; et les autres sont fermes aux environs d'hier.

Immobilité complète des chemins de fer. Les valeurs de chemins de fer sont vivantes tant à terme qu'au comptant. Le Sud à 3,635, le Gaz à 4,285, l'Omnibus à 4,800, gagnent 15, 40 et 20 francs ; et l'effervescence Sonovio, à 4,825, ajoute 35 francs à sa hausse antérieure. Les obligations du Panama fléchissent un peu. Les Chemins de fer sont fermes à 4,550, ainsi que le Crédit à 445. L'Éto, à 992 après 980 et 4,000, se tasse légèrement. La De Beers est à peu près comme hier à 709. Les Tramways de Tours sont en progrès à 406. Le reste est bien tenu.

Le Boursier.

MINES D'OR

Nous avons dit hier que la première phase du traitement des minerais aurifères du Witwatersrand est le broyage dans des mortiers, à l'aide de pilons très pesants. Chaque mortier contient cinq pilons et la réunion de plusieurs groupes de pilons s'appelle une batterie. Ils sont actionnés par un arbre de couche mu par la vapeur, et ils tombent alternativement avec un bruit tel que, dans l'intérieur d'une batterie, il est impossible de s'entretenir autrement que par gestes.

La force de broyage dépend, naturellement, du poids des pilons. Elle est, en moyenne, de 4 à 5 tonnes. Les pilons de 900 kilos par pilon et par 24 heures. Car les batteries marchent jour et nuit : la nuit, elle sont éclairées à l'électricité. Lorsqu'on arrive pour la première fois le soir, à Johannesburg, après avoir traversé en chemin de fer un désert continu pendant près de quarante heures, et lorsque le train s'arrête à coup le long de la ligne de ces batteries inondées de lumière et d'où s'échappe un roulement infernal, on est saisi d'une impression inoubliable, et on sent qu'on est en présence d'une industrie gigantesque.

Les plus petites batteries du Rand ont rarement moins de 50 pilons. La plus grande, celle de la Compagnie Simmer and Jack, en a environ 320. A 4 à 5 tonnes par pilon, c'est près de 1,500 tonnes broyées dans les vingt-quatre heures. Pour manipuler une pareille masse et la faire passer par les différents traitements, il faut environ 4,000 ouvriers, tant noirs que blancs, qui vivent sur place. Ces chiffres peuvent déjà donner une idée de ce que sont les exploitations aurifères de ce pays, et de l'activité extraordinaire qui s'y déploie.

Henry Dupont.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 10 Mars

Le départ des Islandais

DUNKERQUE. — Le grand départ des Islandais a eu lieu aujourd'hui et hier par un temps exceptionnellement beau, et c'est sous l'impulsion d'un vent favorable et par un soleil radieux que les gracieuses goélettes danoises ont fait route pour les côtes d'Islande, d'où elles ne doivent revenir qu'en septembre.

Le coup d'œil était au plus haut degré pittoresque, avec les quais où fourmillait la foule des femmes et des enfants venus pour dire au revoir à leurs maris et à leurs pères.

Feuilleton du FIGARO du 11 Mars 1939

LE FILS DE MUSOTTE

IX

Suite

— Père, et toi surtout, oncle Léon, dit Pierre en se retirant, je ne sais dans quelles intentions vient M. Cartigny... Mais, je vous en prie, quoi qu'il arrive, n'oubliez pas qu'il est le père de Sylviane !

— Sois tranquille, mon garçon, répondit Léon, je ne crois pas du reste qu'il ait l'envie de faire le pourfendeur. Mais peu importe, tu peux compter sur nous.

— Merci.

— Faites entrer M. Cartigny, dit Jean quand lui et son beau-frère furent seuls. Le domestique s'effaça pour laisser passer l'ancien notaire.

M. Cartigny effectua une entrée pleine de majesté. Il était parti tout affolé de la douleur de sa fille, désireux d'avoir des explications, disposé à accorder tout ce qui serait humainement possible pour renouer les pourparlers interrompus, tout enclin en un mot à une conciliation heureuse... Mais, en route, une fois seul, il s'était ressaisi. La morgue de l'officier ministériel avait repris le dessus, et c'est d'un ton plein de froideur qu'après une légère inclination de tête il commença à débiter lentement le petit discours qu'il avait préparé :

— Je viens, monsieur, dans une douloureuse circonstance, vous faire cette visite. Je sais bien qu'elle est étrange et hors des habitudes du monde. Mais l'affection que je porte à ma fille Sylviane, ma fille unique, que je chéris, me

Reproduction interdite.

Les débuts de la campagne ont été attristés par un accident déplorable qui s'est produit à bord de la goélette *Alevis*. Un des matelots, nommé Jean Vivet, se trouvait dans la mâture lorsque, mettant le pied sur une enclume, celle-ci se rompit, causant la chute à l'eau de l'infortuné marin.

Bonnes lui furent lancées et la goélette fut vite de bord pour le rejoindre. Mais les efforts tentés pour la sauver demeurèrent infructueux et le malheureux coula au moment où son navire le rejoignait. Vivet était marié et père de famille, et sa femme est à la veille d'être mère.

Il faut espérer que ce lamentable événement sera isolé et que la flottille reviendra saine et sauve de sa longue et pénible campagne. Bon an mal an, Dunkerque arrive environ cent navires pour l'Islande, et cette pêche, dont le produit moyen est d'environ 600,000 francs, occupe de 1,700 à 1,800 matelots.

DIJON. — Au cours d'une vente mobilière faite par la Faïence (Côte-d'Or), une pièce de taille servant de palier en face de la porte d'entrée, et située au premier étage, s'est écroulée, entraînant dans sa chute les personnes qui étaient dessus et ensevelissant celles qui se trouvaient dessous.

Douze d'entre elles ont grièvement blessé, une douzième Marguerite B. a eu l'épine dorsale brisée ; les autres ont des blessures moins sérieuses, mais cependant leur situation est inquiétante, car le médecin craint des lésions internes.

La neige

BRIANÇON. — Depuis hier, une véritable tempête sévit sur la région. La neige, qui ne cesse de tomber, est balayée par un vent froid et impétueux qui souffle en rafales. Par mesure de précaution, l'autorité militaire a supprimé jusqu'à nouvel ordre le service des plantons qui se rendaient journellement dans les forêts supérieures.

La catastrophe de Lagoubran

TOULON. — L'enquête faite au sujet de la découverte des cartouches de dynamite près de l'arsenal de terre a établi que la substance contenue dans les treize cartouches était dans un tel état que l'on n'a pas pu, après plusieurs essais faits avec de petites quantités, réussir à les faire exploser.

L'enquête a fait ressortir les faits suivants : Si la personne qui a déposé la caisse de dynamite près de l'arsenal de terre avait voulu réserver les munitions qu'elle contenait pour faire sauter pendant la nuit les poudrières situées au nord ou à l'est de la ville, elle aurait d'abord caché cette dynamite. Or il n'en a rien été ; la caisse était en évidence sur la route où elle a été découverte par un balayer.

On voit là la meilleure preuve que l'on ne voulait pas se servir de la dynamite dans un but criminel. Une surveillance étroite vient d'être organisée dans les différents postes destinés à la garde des poudrières affectées à la défense de Toulon.

En ce qui concerne l'attentat contre la sentinelle de la caserne blindée, l'enquête n'a pu encore faire découvrir les coupables.

Courrier du Tonkin

MARSEILLE. — Le *Laos*, des Messageries maritimes, est arrivé ce matin de Chine et du Tonkin avec 284 passagers. A citer, venant d'Haiphong : l'amiral de La Bonnière de Beaumont, accompagné du capitaine de vaisseau Bonniyaf, du capitaine de frégate Serre, du médecin principal d'escadre Laigneau, du médecin principal d'escadre Kermorvan, des lieutenants de vaisseau Doyne de Quincey, Lagrèssille, de Douville-Maillefeu, etc.

Le record de la navigation aérienne. — BERLIN. — Trois officiers de l'armée allemande, les lieutenants de Siegfried et Hildebrandt et le lieutenant baron de Hasinhausen, partis en ballon de Berlin, le matin, à 10 h. 42, ont atterri à Baguska, en Galicie, à 4 heures de l'après-midi, après avoir traversé la Sibirie et franchi les premiers contreforts des monts Carpathes, où le ballon, surpris par un cyclone, a tourné sur lui-même comme une toupie.

Après avoir laissé derrière eux la ville de Neu-Sander, ils sont descendus dans une vallée des Carpathes, à 880 kilomètres, à vol d'oiseau, de leur point de départ. Ils avaient voyagé à raison d'environ 115 kilomètres à l'heure, soit à la plus grande vitesse qu'ait jamais atteinte un aérostat.

NAPLES. — L'éruption du Vésuve a sensiblement augmenté depuis quelques jours.

CONSTANTINOPLE. — Sur la proposition de M. Gazay, consul général de France à Constantinople, le Président de la République vient de décerner à M. Alfred Caporal, chevalier de la Légion d'honneur, une médaille d'or pour les nombreux services rendus à ses compatriotes malheureux par ce Français qui soutient si dignement, dans la capitale de l'empire ottoman, notre bon renom de bienfaisance et de charité. M. Alfred Caporal est à la tête de grandes entreprises françaises en Turquie.

Argus.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir, à 9 heures, au théâtre Antoine, premières représentations de *La Nouvelle Idole*, pièce en 3 actes, en prose, de M. François de Curel.

Distribution :

Albert Donnat	MM. Antoine
Maurice Cormier	Gémier
Denis	Arquillière
Baptiste	Granjean
Lorise	Mmes Suzanne Devoyod
Antoinette	Bellanger
Jeanna	Yves Roland
Eugénie	Blum

Et de *que Suzanne n'en sache rien* comédie en 3 actes, en prose, de M. Pierre Veber.

Distribution :

Léon Maubert	MM. Dumény
Louis Pingault	Gémier
Paul Fugère	Arquillière
Gérald Louchepied	Desfontaines
Francis	Verse
Suzanne Maubert	Mmes Bellanger
Paul Fugère	Barny
Fanny	Derville
Adèle	Barsange

A l'Opéra :

En présence des indispositions de plusieurs artistes, la direction se voit forcée de modifier de la façon suivante l'ordre des spectacles annoncés :

Ce soir, *Faust*, lundi, centième de la *Val-kyrie* ; mercredi, *Guillaume Tell* ; vendredi, *le Prophète* ; samedi, *le Bourgeois gentilhomme*, avec le concours de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique.

Au théâtre de la Gaîté, on commence à répéter activement les *Sœurs Gaudichard*, pièce en trois actes, de M. Maurice Ordonneau, musique d'Edmond Audran.

Cette pièce succédera à *la Fille de Mme Angot*, quand celle-ci, toujours en plein succès, voudra bien le permettre.

Voici la distribution des *Sœurs Gaudichard* :

Boniface	MM. Paul Fugère
Gaudichard	Vauthier
Contra	Lucien Noël
Robert	Soumis
Le baron Beauvisage	Dacheux
Deschamps	Bert
Le marquis de La Tourette	Orsescu
Théodore	Jallier
Des Filières	Bernard

Clara Gaudichard, la petite Mélodia

Cécile (au prologue)

Clara Gaudichard, Mmes Simon-Girard

Cécile Gaudichard

Sœur Modeste

Catherine Boniface

Mme Gaudichard

Manon

Collette

Thérèse

Mariette

Plus, un grand nombre de petits rôles.

1^{re} acte, 1^{er} tableau (prologue) : le restaurant de l'Escargot d'or ; 2^e tableau : chez les Gaudichard ; 3^e acte, 1^{er} tableau : l'hôtel de Mlle Grain-de-beauté ; 4^e acte, 5^e tableau : la ferme du colon.

L'action se déroule sous le premier Empire. On dit le rôle de Mme Simon-Girard très complexe et très important, c'est-à-dire la hauteur du grand talent de l'artiste pour laquelle il a été spécialement écrit, par MM. Ordonneau et Audran.

La joyeuse comédienne des Nouveautés, Mlle Bury, gracieusement prêtée par son directeur, M. Micheau, va créer au théâtre des Variétés, de Marseille, le rôle de la Môme Crève-dans la *Dame de chez Maxim*.

Après-demain lundi soir, au théâtre de l'Ambigu, Mlle Charlotte Proisy, Reine des Reines ; Mlle Louise Stock, reine des Halles ; et Mlle Désirée Leroy, reine des Gueux, assisteront en grande tenue de gala et escortées de toute leur suite à la représentation de : *le Couvreur*.

Au Nouveau-Théâtre : Demain, à 2 heures, dernière matinée du *Roi de Rome*, avec MM. de Max et Bour. Lundi, dernière représentation de l'œuvre de MM. Pouillon et d'Artois ; mercredi 15, relâche ; jeudi 16, à 8 heures, répétition générale de *la Belle Madame Hesselin*, et le lendemain, première de la pièce de M. E. Gallier.

Le théâtre de la République annonce les huit dernières représentations des *Deux Orphelins*.

La Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique (agence Souchoy) tiendra aujourd'hui à une heure, salle Charras, une assemblée générale extraordinaire pour discuter et voter le projet de règlement de la caisse des retraites.

Le prix des places pour la représentation qui doit être donnée le 13 mars, à l'Opéra, au profit de l'Association de secours mutuels des artistes dramatiques, est ainsi fixé : 1^{re} loges, 20 fr. la place ; amphithéâtre, 20 fr. la place ; avant-scène des baignoires, 20 fr. la place ; baignoires, 15 fr. la place ; fauteuils d'or-

chestre, 20 fr. ; avant-scène des 2^{es} loges, 10 fr. la place ; 2^{es} loges de face, 16 fr. la place ; 2^{es} loges de côté, 12 fr. la place ; 3^{es} loges de face, 10 fr. la place ; 3^{es} loges de côté et avant-scène, 7 fr. la place ; 4^e amphithéâtre : fauteuils, 7 fr. ; stalles de face, 5 fr. ; stalle de côté, 2 fr. 50 ; loges de face, 7 fr. la place ; loges de côté, 5 fr. la place ; 5^{es} loges, 3 fr. la place. On pourra retenir ses places à partir du samedi 11 mars, sans augmentation de prix.

De Rouen :

« Le Théâtre des Arts donnait hier *Frédérigo*, pour l'inauguration de la direction nouvelle. L'œuvre si discutée de M. Alfred Dubout, très sensiblement retouchée, a triomphé des préventions du public et a complètement réussi. Tous les journaux se sont accordés ce matin pour en constater le très brillant succès, dont le plus grand part revient à Mlle Adeline Dudley et Albert Lambert, qui s'y sont surpassés et ont soulevé, dès le troisième acte, de vives acclamations qui n'ont pris fin qu'avec la pièce. Très applaudi aussi M. Garay, qui jouait Prétet, dans l'acte de la confession. A citer encore Mlle Hélène Milton, tout à fait gracieuse dans le rôle épique de Néra.

« Et voilà revisé, par la ville normande, le jugement à coup sûr très injuste, d'une partie de la critique parisienne ! »

De Toulouse :

« Polin vient de débiter dans notre ville, au théâtre des Nouveautés, avec un succès tel que ses directeurs ont aussitôt traité avec lui pour deux représentations supplémentaires. »

Jules Huret.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

A la Bodinière, à 3 heures : Prologue de M. Jules Bois ; puis la *Messe d'Isis*, cérémonie sacrée d'initiation égypte donnée par le grand prêtre et la grande prêtresse devant les statues des dieux. La mine sacrée exécutera devant Isis la danse des quatre éléments. — A 4 h. 1/2 : 2^e Matinée galloise : La Chanson au dessert, causerie humoristique par M. Octave Pradels. Audition de Mlle Odette Dulac. Chansons et monologues.

Aux Mathurins, à 4 h. 1/2 : *La Chanson de Paris* (1^{re} série) : Dans la Rue. Audition de Mlle Marguerite Deval. Causerie de M. Maurice Lefèvre.

Ce soir :

A la Bodinière, concert de Mme Amélie Peronnet.

A l'Olympia, débuts des Beautés viennoises dans les chefs-d'œuvre de H. de Vry, 50^e représentation du grand succès *les Sept péchés capitaux* et nouvelles chansons de la Tortajada.

— Grande fête de patinage au Palais de Glace. Nous avons publié le programme de cette belle fête, qui commencera à neuf heures précises.

Les acclamations répétées que, le soir de sa rentrée à la Scala, Yvette Guilbert a provoquées de la part d'un public toujours plus nombreux, se renouvellent à chaque représentation.

Et que la divette interprète des chansons gaies, étonnantes, les braves tous les jours unanimes, car dans l'un ou les autres de ces genres, elle atteint toujours la perfection.

Ce soir samedi, renouvellement complet du programme de la partie concert.

De tous les numéros du Casino de Paris, celui qui a, en ce moment, le gros succès est le *Boomerang* de jeu des Australiens à qui les savants consacrent de nombreux articles dans les feuilles spéciales. Elle est terrible, cette arme qui, après avoir tourné dans l'air, abattant tout sur son passage, revient tomber aux pieds de celui qui l'a lancée.

Avec le Boomerang, le chien Billy de miss Chester, la chanteuse Larive et le ballet *la Montagne d'aimant* font florès.

Foule, à la Bodinière, jeudi après-midi, pour les *Sonnets et Bergeries*. Gros succès pour Mmes Marcelle Darty et Louise Diony qui ont détaillé, avec un art exquis, ces véritables bijoux de poésie. Le musicien, M. Guido Spinetti, a partagé le succès des interprètes.

M. Eddy Levis, dans une conférence d'une belle tenue littéraire sur *Ronsard et les Bergues*, a été chaleureusement applaudi. Une 2^e audition aura lieu le lundi 20 mars, à 4 h. 1/2.

Grande affluence à la Bodinière, le samedi, à 4 h. 1/2, pour entendre Odette Dulac et le joyeux conteur Octave Pradels qui font revivre la *Chanson au Dessert* d'il y a cinquante ans. Que de joies raffraîchissent les souvenirs des jours passés ! Que de contes pleins de cet esprit gaillard qui prisaient tant nos bonnes aïeules ! Il n'y a donc pas à s'étonner si le Tout-Paris mondain s'empresse à venir applaudir nos deux artistes, et se retire enchanté après une heure d'exquis délassement.

Le théâtre des Capucines, dont le programme si attrayant comprend déjà *Grains de bon sang*, la revue jouée par Mlle Odette Dulac, et le *Cambrioleur*, de Tristan Ber-

nard, ajoute ce soir à son programme *les Chansons galantes* du dix-huitième siècle, pour le début de Mlle Suzanne Dalbray, début qui promet d'être sensationnel.

Le concert de M. Montoriel-Tarrès, le célèbre pianiste espagnol, a brillamment réussi à la salle Erard. Les rares qualités du virtuose, son prodigieux mécanisme et son style impeccable ont été mis en relief tout particulièrement dans la *Polonaise*, de Chopin, l'*Isle-ard*, de Balakirev, et la 6^e *Rhapsodie*, de Liszt, qui a été pour M. Montoriel-Tarrès un véritable triomphe.

« Le Water-Polo », tel est le nom du nouveau jeu que l'on va inaugurer, ce soir, au Nouveau-Cirque de la rue Saint-Honoré. Il s'agit, comme pour le Polo à bicyclette, de faire passer la balle dans le camp ennemi ; mais, cette fois, les joueurs seront des nageurs, et la piste sera remplacée par la piscine du Nouveau-Cirque. Les deux équipes qui se trouveront en présence se sont spécialement entraînées depuis deux mois.

Tout-Paris sportif sera, ce soir, au Nouveau-Cirque.

Demain, au Jardin d'Acclimatation, grand festival à 3 heures, avec le concours de Mme Del Sanz et de M. Muratet, de l'Opéra : Ch. Gounod et R. Wagner.

Ch. Gounod : Entr'acte de *Philon et Beau-cis*. Air de la coupe du roi de Thulé : Mme Del Sanz. Ouverture de *Mireille*. Duo de *Roméo et Juliette* : Mme Del Sanz, M. Muratet. Fragments du ballet de *Faust*.

R. Wagner : Prélude de *Lohengrin*. Ouverture de *Tannhäuser*. Air du concours des *Maitres chanteurs* : M. Muratet. La chevauchée des Valkyries.

De Monte-Carlo :

« Grand succès pour les auditions des chansonniers du Trépan de Tabarin, organisées par leur directeur, M. Maurice Riquet, au Palais des beaux-arts.

« Le pictural Vincent Hyspa, dans ses chansons gouvernementales ; Gabriel Montoya en d'indescriptibles mélodies ; et Georges Cheprier preneur sur le vif, dans ses imitations fantaisistes, furent chaleureusement applaudis par l'élégante société de la Côte d'Azur.

« La charmante Alice Bonheur apportait au programme la fraîcheur de sa voix et de son sourire. »

A. Mercklein.

PETITES NOUVELLES

Soixante représentations n'ont pas encore épuisé le succès de *Ca colle*, la revue de notre confrère Mougel, qui est à la Gaîté-Rochefort, que se donne rendez-vous le Tout-Paris qui s'amuse.

La Vie Sportive

LE TURF

COURSES A ENGHEN

La seconde réunion d'Enghien, favorisée par un temps idéal, a obtenu un vif succès. L'assistance était extrêmement nombreuse. Les concurrents, de leur côté, n'ont pas manqué à l'appel ; sauf deux, dont un, Victorine, a été réclamée avant la course, tous ont rempli leurs engagements. L'écurie Menier pouvait espérer remporter deux victoires avec Léoville II et Bassam ; elle en a remporté trois par suite de la disqualification de Roncevaux dans le prix de l'Aube. Roncevaux avait mis Tancreud hors de course ; les commissaires l'ont distancé et Marceau III a profité de l'absence de Calabrais, qui n'avait pas mal couru le premier jour, a battu facilement Louli dans le prix de la Brie. Alvarez, ayant consenti à s'employer, a littéralement semé en route ses deux adversaires du prix de la Champagne.

Le Prix de l'Aube, 3,000 fr., 2,800 m., a été pour Marceau III (6/4), à M. Alb. Menier (West), battant Tancreud, au comte de Trousers (H. Jennings).

Madeline a mené devant Mouchoir II, les autres en peloton. Tancreud dernier. Aux tribunes Madeline et Mouchoir II ont ensemble gagné devant Tancreud. Roncevaux, Marceau III, Talbot, Déjà. En face Madeline était battue et tombait. Mouchoir II était dépassé entre les tournants par Roncevaux ; Tancreud venait à la dernière haie, mais Roncevaux se jetait de côté et mettait Tancreud hors de course ; Marceau III en profitait pour l'approcher. Roncevaux venait à la dernière haie pour l'emporter d'un longueur et demi sur Marceau III. Tancreud troisième à six longueurs. Une réclamation faite contre Roncevaux était admise et ce dernier était distancé. Marceau III était placé premier, Tancreud deuxième.

Parî mutuel à 10 fr. : 104 fr. 50. Placés : Marceau III, 47 fr. ; Tancreud 31 fr.

Victorine a été réclamée avant la course par le vicomte de Fadate.

Le Prix de la Brie, 5,000 fr., 3,500 m., a été pour Calabrais (5/1), au baron Roger (Maidment), battant Louli, à M. R. de Monbel (A. Roberts), et Sentous, à M. Langran (propriétaire).

Anneuil, Calabrais, Monique, Sentous et Louli paraissent dans cet ordre. Avant la rivière tous les concurrents se groupaient. Après les tribunes Anneuil et Louli étaient ensemble devant Calabrais, Sentous et Monique. Après le mur Calabrais se détachait.

Le Prix de l'Aube, 3,000 fr., 2,800 m., a été pour Marceau III (6/4), à M. Alb. Menier (West), battant Tancreud, au comte de Trousers (H. Jennings).

Madeline a mené devant Mouchoir II, les autres en peloton. Tancreud dernier. Aux tribunes Madeline et Mouchoir II ont ensemble gagné devant Tancreud. Roncevaux, Marceau III, Talbot, Déjà. En face Madeline était battue et tombait. Mouchoir II était dépassé entre les tournants par Roncevaux ; Tancreud venait à la dernière haie,

Ayuntamiento de Madrid